

## *Quelques précisions sur le système linguistique des deux langues étudiées*

---

Parmi les propriétés formelles pertinentes pour l'étude des expressions référentielles il y a le système nominal et pronominal et leur marquage, ainsi que les régularités syntaxiques ou d'agencement linéaire. Les deux langues en question, le français et l'allemand, diffèrent considérablement dans ces domaines de la grammaire. Nous allons dans ce chapitre présenter des notions indispensables pour l'étude des expressions référentielles concernant les systèmes linguistiques du français et de l'allemand, puis nous focaliser plus en détail sur les catégories qui sont au cœur de notre thèse, les dislocations et les pronoms personnels et démonstratifs, dans le chapitre suivant.

Le présent chapitre est organisé comme suit : Dans la section 1, nous présentons dans les grandes lignes les paradigmes des pronoms personnels et démonstratifs, des déterminants du nom et des pronoms adverbiaux. Nous y soulignerons des différences entre les deux langues pertinentes pour nos analyses. La section 2 est consacrée à quelques notions de base concernant la prosodie. Nous allons, dans nos analyses, mobiliser des analyses prosodiques, et ce chapitre sera l'occasion de faire le point sur certains points théoriques et méthodologiques, et surtout de présenter des différences entre le français et l'allemand concernant les patrons rythmiques et les proéminences prosodiques. La question de l'ordre des mots et de l'agencement linéaire des énoncés en français et en allemand sera traité dans la section 3, à la fois du point de vue théorique et méthodologique, les modèles descriptifs convoqués n'étant pas les mêmes pour les travaux sur le français et les travaux sur l'allemand. L'économie de la communication, notamment orale en face à face, où tout n'a pas besoin

d'être dit, est alors discutée, en lien avec la dimension du topic/commentaire. Pour ce faire, nous nous centrerons sur les phénomènes des énoncés averbaux (comme *pas bête*, *la guêpe* ou *sous les pavés*, *la plage*, ou simplement *génial*) et du topic-drop, c'est à dire la possibilité grammaticale, en allemand, de ne pas verbaliser un argument du verbe lorsqu'il est topic. La section 4 enfin développe plus loin des questions centrales à l'analyse de productions langagières orales et spontanées, qui ne ressemblent que rarement au modèle canonique de la phrase standard.

## 1. Les catégories d'expressions référentielles

L'objectif de cette section est de décrire les différents types d'expression linguistique qu'ont à leur disposition les locuteurs francophones et germanophones pour référer à des entités. Nous allons restreindre cette présentation aux paradigmes des pronoms personnels et démonstratifs, des déterminants des syntagmes nominaux lexicaux ainsi qu'aux pronoms adverbiaux. Les dislocations seront mentionnées lorsque nous nous intéresserons à l'ordre des mots, mais leur description détaillée sera donnée dans le chapitre suivant. L'intérêt central pour l'acquisition des expressions référentielles est le syntagme nominal. Dans nos analyses, nous allons contraster ses réalisations – par un nom ou un pronom, disloqué ou non disloqué – en fonction du statut référentiel et topical du référent visé. Dans cette mesure, il est nécessaire d'exposer ici les différences structurelles entre les deux langues, permettant d'expliquer les différences dans l'usage des expressions référentielles dans ces deux langues, et aussi de faire le point sur les formes en *der/die/das* en allemand, qui peuvent servir de pronom ou de déterminant du nom. Nous allons étudier dans cette thèse les réalisations du syntagme nominal par rapport à l'ensemble des expressions (potentiellement) référentielles, mais dans la mesure où d'autres expressions, comme les pronoms interrogatifs et indéfinis sont moins centrales dans nos analyses, nous ne les présenterons pas dans le détail ici. Le lecteur trouvera une description synthétique des différentes catégories retenues en début du CHAPITRE VII.

### 1.1 Le syntagme nominal

Nous abordons et classons les expressions référentielles, leurs formes et distributions dans le cadre d'une conception syntaxique basée sur des constituants ou groupes syntaxiques. Dans cette section, nous nous intéressons au syntagme ou groupe nominal en allemand et en français, qui peut être réalisé par une forme lexicale, accompagnée ou non d'un déterminant, ou d'un pronom. Dans notre description, nous allons nous focaliser essentiellement sur les pronoms personnels et démonstratifs, qui nous intéressent particulièrement pour l'étude de la référence et du topic.

### 1.1.1 Les paradigmes des pronoms personnels et démonstratifs

#### Français

Le français possède une série de formes clitiques (ou conjointes dans la terminologie employée par Riegel et al. (1994) : *je, tu, il, elle, nous, on, le, la, y, en, ...*) et une série de pronoms toniques (ou disjoints : *moi, toi, lui, elle, eux, ...*).

Les pronoms personnels de la troisième personne peuvent référer aussi bien à des personnes qu'à des entités, à l'exception de *y* et *en*, aussi qualifiés de pronoms adverbiaux, qui ont tendance de référer à des inanimés (mais Riegel et al. (1994 : 201) notent que leur « usage s'étend aujourd'hui aux animés (*Pierre, je me méfie de lui* et *Il est jaloux d'elle* alternent avec *Pierre, je m'en méfie* et *Il en est jaloux*) »). Les pronoms clitiques peuvent être employés en fonction sujet ou objet et sont produits en position préverbale (à l'exception des verbes à l'impératif). Une précision s'impose aussi pour le traitement du pronom *on* en français. Nous avons souhaité garder une catégorisation cohérente pour une forme donnée. Pour le français, Landragin & Tanguy (2014) constatent un manque de consensus pour la classification du pronom *on* : parfois considéré comme pronom personnel (Charaudeau, 1992; Riegel et al., 1994), d'autres auteurs le classent comme pronom indéfini (Grevisse & Goosse, 2008), ou encore comme pronom impersonnel (Creissels, 2011). En effet, *on* peut renvoyer aussi bien à la 1<sup>ère</sup> personne du pluriel qu'à un référent indéfini à caractère généralisant (*les gens*).<sup>56</sup> Etant donné la fréquence de *on* équivalent de *nous* dans la langue parlée, nous avons alors choisi de catégoriser *on* parmi les pronoms personnels.

Les pronoms toniques ne sont pas limités à la position préverbale, leur distribution ressemble davantage à celle des syntagmes nominaux lexicaux. Ils peuvent également être disloqués et repris par un pronom clitique (p.ex. *moi je cours* ; voir le chapitre suivant pour une description approfondie de la dislocation).

Parmi les pronoms démonstratifs, il existe également des formes clitiques (*ce* et *c'*, notamment dans l'introducteur d'une construction présentative *c'est*), et des formes toniques ou fortes (*ça, celui, celle, celui-ci/ceux-là, ...*). Selon Riegel et al. (1994), les formes simples du masculin et féminin (*celui, celle, ceux, celles*) ne peuvent, en français, être employés seules ; elles doivent être complétées par une relative (*celui qui est grand*), un complément prépositionnel (*celle de mon frère*) ou une construction participiale (*ceux employés dans la langue écrite*). Les formes composées peuvent, en plus de leur emploi déictique, signaler une distinction proximal/distal si elles sont employées de manière contrastive, mais les auteurs notent que les formes en *-ci* sont devenues rares à l'oral. Lambrecht

---

<sup>56</sup> Il s'agit là seulement des cas les plus fréquents à l'oral. *On* peut aussi référer à d'autres personnes grammaticales, et connaître différents degrés de spécificité référentielle. Le pronom dans *on frappe à la porte* par exemple peut, en fonction du contexte, être l'équivalent de *nous*, exprimer une généralité (*en général, les gens...*), ou encore poser l'existence d'un référent (*quelqu'un*). Pour des discussions détaillées des modes référentiels de *on*, voir p.ex. les articles de Creissels (2011) et Landragin & Tanguy (2014).

(1981 : 6) soutient que la forme neutre *ça* remplace, dans la langue parlée informelle, les formes *cela* et *ce*. Pour ce qui est des interactions mère-enfants, Salazar Orvig et al. (2010b) ont étudié l'emploi des expressions référentielles dans des productions spontanées de jeunes enfants avant trois ans et ont trouvé que les démonstratifs utilisés par les enfants et leurs interlocuteurs adultes étaient majoritairement les formes *c'* dans *c'est* ainsi que *ça* ; d'autres formes de démonstratif comme *celui-ci* ou *celui-là* étaient employées occasionnellement.

Le français possède en outre une série de pronoms possessifs (*le mien, les tiens, les nôtres, ...*), des pronoms interrogatifs (*qui, que, quoi, ...*), relatifs (*qui, que, lequel, ...*) ainsi qu'un groupe hétérogène de pronoms indéfinis (*tout, aucun, quelqu'un, rien, le même, ...*), que nous ne détaillerons pas ici, étant donné qu'ils ne sont pas centraux à notre étude.

### Allemand

En ce qui concerne l'allemand, parmi les différents types de pronoms, il existe deux groupes de pronoms qui nous intéressent particulièrement ici : le paradigme des pronoms personnels et ceux des pronoms démonstratifs. Les formes des pronoms personnels (*ich, du, er, sie, es, wir, mich, seiner...*) varient en fonction du cas (nominatif, génitif, datif, accusatif), de la personne (1<sup>ère</sup>, 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup>), du nombre (singulier/pluriel), ainsi que du genre (masculin, féminin, neutre) pour la troisième personne du singulier, mais le genre n'est pas marqué pour la troisième personne du pluriel (voir p.ex. Kunkel-Razum & Münzberg, 2009 pour une description des paradigmes).

Le pronom allemand *man* correspond fréquemment au sens générique de *on*, et est généralement classé parmi les pronoms indéfinis. On lui reconnaît aussi la possibilité d'exprimer la référence à différents degrés de généralisation, de la généralité à la référence à la personne : *man* peut correspondre, en fonction du contexte, à *les gens, quelqu'un*, ou référer à une/des personnes, y compris le locuteur. Le Duden (Kunkel-Razum & Münzberg, 2009 : 320) donne l'exemple suivant : *Darf man eintreten? – A-t-on le droit d'entrer ?* Si la référence doit être qualifiée ici de vague, un tel énoncé peut être utilisé par le locuteur lorsqu'il demande l'autorisation d'entrer quelque part, autorisation non pas pour les gens en général, mais bien pour lui-même (voir aussi p.ex. Helbig & Buscha (2001 : 232-233)). Toutefois, nous constatons que dans nos données, les emplois de *man* ont tous une référence généralisante (p.ex. *in der Schule lernt man – à l'école, on apprend*). Nous les avons alors classés avec les indéfinis.

Alors que le français possède des pronoms personnels clitiques (non accentuables) et disjoints ou toniques (accentuables), les pronoms personnels en allemand n'ont qu'un seul paradigme et sont en principe accentuables, à l'exception du neutre *es*. Dans le cadre d'une approche générativiste, il a été proposé que le pronom neutre *es* ne serait de fait pas une exception, et que l'allemand (ainsi que les autres langues germaniques) possède en fait bien deux paradigmes de pronoms, forts et faibles, qui

se distinguent non pas au niveau morphologique, mais dans l'accentuation, la distribution et la possibilité de référer ou non à un référent humain (Cardinaletti, 1999).

Un premier raisonnement évoqué par l'auteure est le comportement des pronoms dans le contexte du *scrambling* (variations de l'ordre des constituants à partir d'un ordre supposé canonique ; appliqué pour l'allemand surtout aux variations à l'intérieur du *Mittelfeld* (cf. section 3.2)):

**Exemple III-1 – adapté des exemples (46) et (47) dans Cardinaletti (1999 : 49)**

Dass Maria gestern <b>den Hans</b> gesehen hat. <i>que Maria hier <b>DET Hans</b> vu a</i>	que hier Maria a vu <b>le Hans</b>
Dass Maria <b>den Hans</b> gestern gesehen hat.	que Maria a vu <b>le Hans</b> hier
*Dass Maria gestern <b>ihn</b> gesehen hat.	
Dass Maria <b>ihn</b> gestern gesehen hat.	que Maria l'a vu hier
Dass Maria <b>IHN</b> gestern gesehen hat.	que Maria l'a vu <b>LUI</b> hier
Dass Maria gestern <b>IHN</b> gesehen hat.	que hier Maria l'a vu <b>LUI</b>

Le *scrambling* semble alors obligatoire pour des pronoms non-accentués, mais optionnel pour des pronoms accentués et des SN lexicaux.<sup>57</sup> L'auteure argumente ensuite que la distribution des pronoms est sensible également au trait +/-humain<sup>58</sup> (Exemple III-2). Lorsqu'un pronom réfère à un référent humain, il peut apparaître dans la première position du *Mittelfeld* (a), dans leur position canonique (b), en début de l'énoncé (dans le *Vorfeld*, (c)), dans une coordination (d) et tout seul, en réponse à une question par exemple (e). Pour un référent non humain, au contraire, seule la position (a) serait possible :

**Exemple III-2 – adapté des exemples (62) et (63) dans (Cardinaletti, 1999 : 54-55)**

	Référent +humain	Référent -humain
(a)	Er hat <b>sie</b> gestern wohl eingeladen. he has them yesterday probably invited	Er hat <b>sie</b> gestern wohl gegessen. he has them yesterday probably eaten
(b)	Er hat wohl <b>SIE</b> eingeladen.	*Er hat wohl <b>sie/SIE</b> gegessen.
(c)	<b>Sie</b> hat er gestern eingeladen.	* <b>Sie</b> hat er gestern gegessen.
(d)	Er hat <b>sie</b> und ihre Freunde eingeladen. he has them and their friends invited	*Er hat <b>sie</b> und die Zwiebel gekauft. he has them and the onions bought
(e)	Wen hat er eingeladen? <b>Sie</b> . who has he invited? Them	*Was hat er gekauft? <b>Sie</b> . what has he bought? Them

L'auteure souligne l'analogie de cette différence avec celle observée pour les pronoms clitiques et toniques en français, où ces derniers ne peuvent pas référer à un référent non humain :

---

<sup>57</sup> Cette restriction pour les pronoms inaccentués est aussi connue sous le terme *Wackernagel-Position* après le chercheur l'ayant décrite pour les langues indo-germaniques (Wackernagel, 2010 [1892]). Ces pronoms doivent alors apparaître immédiatement après le verbe fini en deuxième position (plus précisément, après la parenthèse verbale gauche, cf. section 3.2 ci-dessous) et peuvent en être séparés seulement par le sujet.

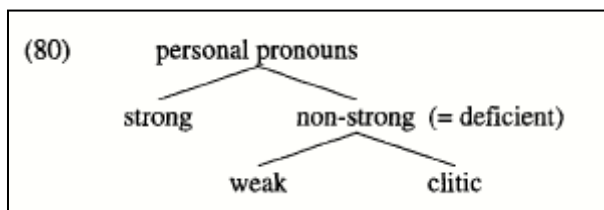
<sup>58</sup> Nous voudrions signaler que l'affaire est en réalité plus complexe que cela. D'une part, l'opposition devrait de fait être étendue au trait +/- animé : il nous semble que les pronoms masculin et féminin, du français et de l'allemand, pourront référer également à un animal dans les exemples. D'autre part, le pronom neutre allemand connaît les mêmes restrictions données dans l'exemple pour des référents non humain, et ce même lorsqu'il réfère à un être humain (*das Mädchen (la fille)*=> *es*). Notons que Cardinaletti traite bien le pronom *es* comme cas spécial, déjà reconnu comme proche d'un clitique, et que l'argumentation vise la nécessité de reconnaître deux classes distinctes de pronoms en allemand (et dans les langues germaniques en général)

## Exemple III-3 – Cardinaletti (1999 : 35)

- (a) Je ne connais/\*achete que lui.  
 (b) Je l'ai connu/acheté.

L'auteure propose alors de considérer que l'allemand possède des pronoms forts et non-forts (*strong* et *non-strong* dans le schéma ci-dessous), laissant leur classification comme clitiques ou pronoms faibles (*weak*) à des recherches futures :<sup>59</sup>

Figure III-1 – Typologie tripartite des pronoms personnels (Cardinaletti, 1999 : 62)



Nous signalons que ces travaux sont basés sur des exemples fictifs et le jugement de grammaticalité du chercheur. Dans une publication sur les pronoms personnels dans les énoncés averbaux, Behr (2010) souligne très justement, avec Schanen & Confais (2006 [1989]) que les pronoms personnels de la 3<sup>ème</sup> personne (à l'exception du neutre *es*), s'ils peuvent en principe être accentués, le sont moins facilement que ceux de la 1<sup>ère</sup> et 2<sup>nde</sup> personne. Schanen & Confais (2006 [1989] : 423) réfèrent seulement à l'emploi exophorique et soulèvent que des pronoms démonstratifs sont plutôt utilisés dans ces contextes :

« **+er/+sie** (sing. ou plur.) accentués, renforcés éventuellement par *da* ou *dort* postposé, peuvent, dans une langue peu polie, fonctionner comme exophoriques, c'est-à-dire désigner directement une personne de la situation. Ils sont souvent remplacés par les démonstratifs accentués **+der/+die** (renforcés éventuellement par *da/dort/hier* postposé) »

Nous n'avons pas connaissance de recherches ayant investigué de manière systématique l'accentuation de pronoms personnels, mais à la lumière des travaux cités et des observations de nos propres données, l'accentuation du pronom personnel (de la 3<sup>ème</sup> personne) semblerait plutôt rare (voir aussi les remarques allant dans ce sens dans Lambrecht (1994 : 204)).

Pour rendre compte de la complémentarité des pronoms personnels et démonstratifs simples *der, die, das*, le paradigme des pronoms démonstratifs est considéré par Klein & Rieck (1982 : 36) comme un second système de pronoms de la troisième personne, et qui sont, selon les auteurs, au moins aussi

<sup>59</sup> Des pistes sont néanmoins proposées. Nous n'approfondissons pas ici la distinction qui est faite entre pronoms faibles et clitiques proprement dits ; l'auteure considère par exemple que le pronom sujet français (*il*) est un pronom faible, et seul le pronom objet (*le*) un vrai clitique (pour ne donner qu'un seul argument : la répétition du pronom dans une coordination de phrase est obligatoire pour le second, mais pas pour le premier) : Il travaille à son article et (il) pense à ses problèmes.  
 Jean le lavera soigneusement et \*(le) remettra

importants dans la langue parlée que *er, sie, es* (nous verrons dans nos analyses qu'ils sont de fait bien plus importants) :

« Sehr wichtig ist hingegen das zweite, in den gängigen Grammatiken völlig unzulänglich behandelte pronominale System des Deutschen für die 3. Person: *der, die, das* mit entsprechenden Flexionsformen; sie werden meist nur als Demonstrativa (sowie natürlich als Relativpronomina und als Artikel) behandelt, aber in der gesprochenen Sprache sind sie als anaphorische Elemente mindestens ebenso wichtig wie *er, sie, es*. »<sup>60</sup>

Ahrenholz (2007) propose le terme *d-pronomen*, pour les distinguer des pronoms personnels d'une part, et des démonstratifs dits forts en *dies-* d'autre part, et Weinrich (1993) distingue entre les pronoms référentiels (*Referenzpronomen*) thématiques (*er, sie, es*) et rhématiques (*der, die, das*).

Comme nous allons le voir ci-dessous, le pronom démonstratif (*der, die, das, dem, den, ...*) prend la même forme que le déterminant défini (et démonstratif, ainsi que le pronom relatif), avec l'exception du génitif et du datif pluriel, où les formes pronominales sont renforcées (en italiques dans le tableau ; p.ex. *des* => *dessen, den* => *denen*) :

Un deuxième paradigme de pronoms démonstratifs consiste en des formes en *dies-*, et se décline comme le déterminant (*dies, diese, dieser, dieses, diesem, ...*). Au genre neutre, une forme courte *dies* peut être employée, en plus de la forme longue *dieses*. Les formes de ce paradigme peuvent contraster avec des formes en *jen-* pour exprimer l'opposition proximal/distal, correspondant formellement à l'opposition entre *celui-ci* et *celui-là*, mais cette forme est devenue rare dans la langue parlée (cf. Ahrenholz, 2007). La distance est plutôt exprimée à l'aide d'adverbes spatiaux apposés au pronom : *hier (ici), da* et *dort (là ; dort* étant plus distal que *da)*, ou d'autres variantes (*da drüben ; là-bas*), comme par exemple *der/dieser hier (celui-ci), der da (celui-là), das da hinten (celui/ça là bas)*.

### 1.1.2 Les descriptions nominales : les déterminants

#### Français

Nous serons moins concernée dans cette thèse par les déterminants du nom, mais le système des déterminants, notamment l'opposition défini/indéfini est d'un certain intérêt pour l'étude des dislocations et du topic.

---

<sup>60</sup> « D'une grande importance cependant est le second système pronominal de l'allemand pour la 3<sup>ème</sup> personne, traité de manière insuffisante dans les grammaires courantes : *der, die, das* avec les formes de flexion correspondantes ; habituellement ils sont considérés seulement comme démonstratifs (ainsi qu'évidemment comme pronoms relatifs et article), mais dans la langue parlée ils sont, en tant qu'éléments anaphoriques, du moins aussi importants que *er, sie, es*. » (Notre traduction)

En français, il existe trois types de déterminants dits définis (article défini, déterminant démonstratif et déterminant possessif)<sup>61</sup>. Les deux premiers varient en fonction du genre et du nombre, et ont des réalisations (orthographiques et/ou phonologiques) différentes s'ils sont suivis d'une voyelle ou d'une consonne (*le, la, les, l', ce, cette, ces*). Le système du déterminant possessif est plus complexe, parce qu'il marque, en plus des traits mentionnés ci-dessus, la personne. Son marquage est double et varie à la fois avec les caractéristiques du nom déterminé et avec celles du possesseur (*mon, ton, son, ma, ta, sa, mes, tes, ses, ...*).

Les déterminants indéfinis constituent une classe plus hétérogène. L'article indéfini (*un, une, des, de, d'*) est le plus fréquent parmi eux, selon Riegel et al. (1994). Devant les noms massifs (et des noms abstraits non comptables), est employé l'article partitif : *de l'eau/ de la farine/ des épinards*.

A côté des articles indéfini et partitif, il existe les déterminants numéraux (*un, deux, trois, mille*), interrogatifs et exclamatifs (*quel* et déclinaisons : *quelle, quels, quelles*), relatifs (*lequel* et déclinaisons : *laquelle, lesquels, lesquelles*). Dans le groupe des déterminants dits indéfinis/quantificateurs, on peut distinguer ceux qui expriment une quantité nulle (*aucun(e), nul(le), pas de*), la singularité (*chaque*), la pluralité (*certain(s), différents(es), divers(es), quelques, peu de, beaucoup de, plusieurs, ...*), et la totalité (*tout, toute(s), tous*).

Enfin, il convient de noter qu'en français, dans certains contextes le nom est employé sans déterminant : c'est le cas de bon nombre de noms propres, et par extension aussi des emplois de *maman* et *papa* comme quasi-noms propres dans les dialogues avec les jeunes enfants (*t'es d'accord avec maman ?*). D'autres contextes où le nom apparaît sans déterminant sont la fonction syntaxique d'attribut (*elle est médecin*), et diverses fonctions de complément, comme les compléments de nom introduits par préposition (*un verre à vin, la voiture de course*), des compléments dans des locutions lexicalisées (*faire dodo, avoir raison*) ou des compléments de phrase (*y aller à pied, en voiture*).<sup>62</sup>

### Allemand

L'allemand possède un système de marquage de cas morphologique sur le syntagme nominal (marqué sur le déterminant et l'adjectif, et le nom dans certains lexèmes). Ces marques n'expriment cependant pas uniquement le cas (nominatif, génitif, datif, accusatif), mais aussi le genre (masculin, féminin, neutre) et le nombre (singulier, pluriel) (cf. Meisel, 1986 : 127). Nous ne serons pas concernée dans cette thèse avec le marquage casuel du syntagme nominal. Les marques casuelles sont en réalité plus complexes, plusieurs schémas de marquage existent en fonction de critères sémantiques et morphologiques du nom (cf. Zifonun, Hoffmann, & Strecker, 1997 : 28 ss.). En

---

<sup>61</sup> La présentation et la terminologie utilisée s'appuient largement sur la Grammaire méthodique du français (Riegel, Pellat, & Rioul, 1994)

<sup>62</sup> Ces exemples ne couvrent pas l'ensemble des emplois de nom sans déterminant, mais représentent les cas qui nous semblent les plus pertinents pour l'étude de dialogues avec des jeunes enfants.



revanche, les déterminants nous intéressent en tant que marqueurs de la notion défini/indéfini, pertinents pour l'adéquation pragmatico-discursive du choix des expressions référentielles.

Les formes *der, die, das* et leurs déclinaisons (avec des exceptions, qui seront explicitées par la suite) ont la particularité de pouvoir remplir plusieurs fonctions. Dans un syntagme à base lexicale, elles peuvent avoir la fonction d'article défini, ou alors, lorsqu'elles sont accentuées, fonctionner comme déterminant démonstratif. Employées seules, en équivalence à un syntagme nominal, ce sont des pronoms démonstratifs, comme exposé plus haut. Enfin, elles peuvent également remplir le rôle de pronom relatif ((cf. la DUDEN-Grammatik; Kunkel-Razum & Münzberg, 2009 : 252 ss.)).

Les deux types de déterminant sur base de *der* suivent le même schéma de déclinaison, mais il nous semble incertain si une accentuation du déterminant au génitif soit attestée dans la langue parlée actuelle. Les déterminants possessifs marquent à la fois personne, nombre et genre du possesseur, et cas, nombre et genre du nom déterminé (*mein, dein, meine, deine, seines, ihrem, ...*). Il est connu que les déclinaisons de l'allemand montrent un fort syncrétisme, avec seulement six terminaisons différentes :  $\emptyset$ , -e, -er, -em, -en, -es.

Les formes de l'article indéfini sont présentées dans le tableau suivant sont moins diversifiées (*ein, eine, eines, einem, einer, einen*). A noter que le pluriel indéfini, ainsi que les noms massifs sont marqués par une absence de déterminant : *ein Hund/ Hunde (un chien/ des chiens), Mehl (de la farine), Wasser (de l'eau)*. Cela a une importance pour l'acquisition du langage : les enfants germanophones sont alors confrontés avec un input plus varié quant aux contextes dans lesquels un nom est accompagné ou non d'un déterminant.

Parmi les autres formes indéfinies qui peuvent fonctionner comme déterminants sont

- *etwas*<sup>63</sup> /*nichts* (quelque chose de/rien de beau)
- *alle /jede(r)/kein(e)* (tous, toutes/chaque/aucun(e))
- *einige, manche /viele /ein bisschen, ein wenig /ein paar* (quelques, certaines /beaucoup de /un peu de /quelques)

Comme les formes en *der* et *dies-*, ces formes peuvent également remplir la fonction d'un pronom.

### 1.1.3 Pronoms et déterminants en allemand : des catégories distinctes ?

Les paradigmes que nous venons de discuter correspondent aux possibilités de la langue. Lorsque l'on considère la réalisation dans la langue parlée des pronoms de la troisième personne et des déterminants, un tableau différent se dresse. La polyfonctionnalité des formes en *der* et *dies-* est source de controverses dans la littérature quant à leur classification en termes de catégories grammaticales, qui n'existent pas dans cette ampleur pour le français, où la distinction entre pronom et déterminant pose relativement moins de problèmes.

---

<sup>63</sup> Et sa forme élidée (*et*)*was* à l'oral

Certains auteurs considèrent les occurrences de *der* non suivi d'un nom comme résultat d'une ellipse (W. Klein & Rieck, 1982; Vater, 1975), du moins dans certains usages.

**Exemple III-4 – basé sur l'exemple 19 de Klein & Rieck (1982 : 43)**

- (a) Er wollte mit der Blonden reden, aber **die** [Blonde] wollte nicht.  
Il voulait parler avec la blonde, mais **celle-ci** ne voulait pas
- (b) Er wollte mit der Blonden reden, aber **sie** wollte nicht.  
Il voulait parler avec la blonde, mais **elle** ne voulait pas

Le pronom *die* en (a) porterait alors le trait + elliptique, mais non pas le « vrai » pronom *sie*, en (b). Ahrenholz (2007) oppose plusieurs critiques à cette position, dont l'absence de congruité complète entre les deux paradigmes de pronoms et déterminants. Ce même critère mène Eisenberg (2006a) à considérer que les formes en *dies-* sont des pronoms, parce qu'ils peuvent, à forme égale, accompagner un nom ou le remplacer, alors que pour les formes en *der*, l'auteur accepte deux paradigmes, l'un pour l'article, l'autre pour le pronom.

D'autres analyses sont basées sur le constat que dans la langue parlée, déterminants et pronoms peuvent être réduits, et de ce fait, une distinction formelle entre les différentes catégories peut ne plus coïncider avec l'analyse faite à partir des formes à l'écrit. Le résultat est un paradigme qui peut comporter encore bien plus de formes homophones. A titre d'exemple, à l'oral, les déterminants peuvent être produits sous forme réduite, amplifiant le syncrétisme des paradigmes. La forme réduite *-n* peut correspondre alors aux formes et catégories suivantes :

**Exemple III-5 – Correspondances de la forme réduite -n**

Catégorie	forme canonique	Emploi de forme réduite	Forme canonique correspondante possible
déterminant défini	den	<b>aufn</b> Tisch	auf den Tisch (sur la table)
pronom démonstratif	den	er <b>hatn</b> gesehen	er hat den gesehen (il l'a vu)
pronom personnel	ihn	er <b>hatn</b> gesehen	er hat ihn gesehen (il l'a vu)
déterminant indéfini au nominatif	ein	das <b>isn</b> Hund	das ist ein Hund (c'est un chien)
pronom indéfini à l'accusatif	einen	er <b>hatn</b> Hund	er hat einen Hund (il a un chien)

Bien connu est la contraction (*Verschmelzung*) du déterminant avec une préposition précédente. Wiese (1996) note à ce sujet que l'article défini peut fusionner avec une préposition précédente, et dans certains contextes cela est même obligatoire dans la langue standard. Lange (1981) observe que ces réductions peuvent également concerner des formes qui ne sont pas suivis d'un nom, et qui fonctionnent alors comme pronoms. Considérant l'homophonie des formes résultantes, il fait la proposition de considérer pronoms et déterminants comme une seule catégorie grammaticale, des *Referenzzeichen* (signes de référence), arguant qu'à l'oral, mêmes les formes qui à l'écrit se distinguent ne sont souvent pas différenciés :

**Exemple III-6 – adapté de Lange (1981 : 5)<sup>64</sup>**

- |     |  |  |
|-----|--|--|
| (a) | Würden Sie bitte <b>s</b> -Fenster schliessen?<br>Voudriez vous <b>s</b> -il-vous-plait 3.SG -fenêtre fermer | [FRA] Voudriez-vous fermer <b>la fenêtre</b> s'il vous plait ? |
| (b) | Würden Sie- <b>s</b> wohl schliessen?<br>Voudriez vous-3.SG fermer   | [FRA] Voudriez-vous bien <b>la</b> fermer ?                    |
| (c) | Ha-ste- <b>n</b> Chef gesehn?<br>As-2.SG-3.SG chef vu ?  | [FRA] T'as vu <b>le chef</b> ?                                 |
| (d) | Ha-ste- <b>n</b> gesehn?<br>As-2.SG-3.SG vu ?  | [FRA] Tu l'as vu ?   |

Pour l'auteur, analyser les formes réduites *-s-* et *-n* comme déterminants dans (a) et (c), mais comme pronoms dans (b) et (d) n'est pas justifié et témoigne d'un biais induit par la langue écrite. Selon Lange, rien ne justifie de considérer qu'en (c), *-n* soit la forme réduite du déterminant *den*, alors qu'en (d), cela correspondrait à la forme réduite du pronom *ihn*. Les *Referenzzeichen* seraient alors indice d'une référence facilement récupérable dans l'environnement (physique ou discursif), qui peut être précisé par une expression nominale si nécessaire, comme en (a) et (c). Nous objectons à cette analyse que ces mêmes formes réduites peuvent apparaître lorsque le référent n'est pas récupérable mais nouvellement introduit dans le discours :

Gestern hab ich- <b>n</b> Wildschwein gesehen hier ai je-3.SG sanglier vu	[FRA] Hier j'ai vu <b>un</b> sanglier
--	---------------------------------------

Si l'on voulait « traduire » cet exemple en langue standard, *-n* ne correspondrait pas à une forme définie, mais à l'indéfini *ein (un)*. Plus important est le fait que l'analyse de Lange ne tient pas compte des cas où une réduction n'est pas possible, et surtout, ne considère pas les contextes pragmatiques dans lesquels l'énoncé est produit. Une telle distinction est justement faite par Harweg (1989), mais seulement pour le déterminant défini. L'auteur distingue des emplois déictiques et anaphoriques, en opérant des distinctions plus fines à l'intérieur de chaque catégorie. Pour des raisons de place, nous ne pourrions pas présenter les détails de cette analyse ici. Ágel (1997) pousse cette analyse plus loin.<sup>65</sup> Pour lui, le déterminant défini est seulement la racine *d-*, les terminaisons qui suivent ne sont pas en congruence avec le substantif, mais *sont* les flexions du substantif même. Dans cette analyse, la contraction d'une préposition avec le déterminant qui suit n'en est plus une : le déterminant n'est pas réalisé dans ce cas. Ceci permet de rendre compte, pour l'auteur, du fait que la contraction est la règle à l'oral, et l'absence du déterminant correspond alors au cas non-marqué. Au contraire, lorsque le déterminant est réalisé, cela permet de marquer l'individuation. L'auteur étend cette conception aux pronoms, et argumente, en établissant une analogie avec les verbes, qu'il existe des syntagmes nominaux transitifs et intransitifs, les formes en *d-* pouvant être suivis d'un nom, mais non pas les pronoms personnels :

---

<sup>64</sup> Nous avons repris les exemples de l'auteur dans la transcription d'origine ; les gloses et traductions sont de nous

<sup>65</sup> L'auteur ne se réfère pas à Harweg (1989), mais il nous semble que l'analyse des contextes pragmatiques d'emploi des formes réduites et pleines est très proche. En revanche, Ágel revendique explicitement la continuité de ses analyses avec celles de Lange (1981), déjà citée plus haut

**Exemple III-7 – SN transitifs et intransitif selon Ágel (1997 : 79)**

Peter <b>liest das Buch.</b>	Peter <b>lit le livre.</b>	liest = réellement transitif
Peter <b>liest.</b>	Peter <b>lit.</b>	liest = potentiellement transitif
Peter <b>schläft.</b>	Peter <b>dort.</b>	schläft = intransitif
<b>Der Mann</b> liest das Buch.	<b>L'homme</b> lit le livre.	der = réellement transitif
<b>Der (da)</b> liest das Buch.	<b>Celui-là</b> lit le livre.	der = potentiellement transitif
<b>Er</b> liest das Buch.	<b>Il</b> lit le livre.	er = intransitif

Pour notre part, nous adopterons une démarche distributive et traiterons comme déterminant les formes qui accompagnent un nom, et comme pronom celles qui fonctionnent comme l'équivalent syntaxique d'un syntagme nominal à eux seuls, mais les discussions précédentes ont permis de montrer que les réductions - décrites comme fréquentes à l'oral - de ces formes, que l'on veuille les appeler déterminants, pronoms ou assumer une autre catégorie commune, sont à prendre en compte lorsque l'on s'intéresse à l'acquisition de la référence. Nous en tiendrons compte dans notre catégorisation des pronoms (voir le CHAPITRE VII). Parmi les différences notables avec le français au niveau du déterminant allemand sont alors la polyfonctionnalité des formes basées sur *der* et *dies*. Dans les deux langues, il y a possibilité de réduction du déterminant et du pronom dans certains contextes, pouvant rendre sa perception en tant que catégorie grammaticale difficile.

**1.2 Le pronom adverbial en allemand**

Comme le français, l'allemand connaît également des pronoms adverbiaux. La Duden-Grammatik (2009) utilise deux termes différents pour ces formes : *Präpositionaladverb* (adverbe prépositionnel) et *Pronominaladverb* (adverbe pronominal). Le premier réfère au schéma de construction de cette catégorie, i.e. la combinaison d'une préposition et d'un adverbe, alors que le deuxième terme a trait à la capacité de cette catégorie de fonctionner comme pronom. Ce ne sont pas les seuls adverbes qui peuvent reprendre un élément du discours antérieur, mais le Duden propose de les considérer comme une classe séparée non seulement « parce qu'ils partagent un schéma de construction spécifique commun, mais également parce qu'ils constituent un paradigme fermé » (2009; notre traduction). Pour Eisenberg (2006b : 197-198), c'est entre autres leur capacité de représenter non seulement des compléments prépositionnels circonstanciels, mais également des objets qui est déterminante pour leur classification comme pronoms :

**Exemple III-8 – Adverbe pronominal en fonction d'objet**

Ich lege das Buch <b>auf den Tisch</b>	=> Ich lege das Buch <b>darauf</b>
Je pose le livre <b>sur la table</b>	=> J'y pose le livre

S'il nous semble qu'il y a un accord dans les travaux linguistiques pour leur classification fonctionnelle comme pro-formes, des divergences sont à noter quant à la terminologie à employer (voir par exemple les deux termes du Duden cités ci-dessus), et surtout concernant l'extension de la classe (pour une discussion détaillée de la littérature pertinente, voir la thèse de Peschek (2015) sur les pronoms adverbiaux et des formes apparentées dans leur emploi dans l'interaction).

Il est généralement admis que les pronoms adverbiaux sont construits sur la base d'un adverbe spatial *da(r)*-, *hier* ou *wo(r)*- et une préposition.<sup>66</sup> Zifonun et al. (1997 : 2084) indiquent une restriction du paradigme sur le noyau d'une vingtaine de prépositions simples, alors que d'autres travaux (p.ex. Graefen, 2007) ne les restreignent pas et considèrent aussi les adverbes *da*, *hier* et *dort* par exemple comme adverbe pronominal lorsqu'ils sont employés en fonction pronominale. Pescheck (2015) discute entre autres la forme *dahin* (combinaison de deux adverbes), traitée comme pronom adverbial par Graefen (2007), mais non pas par d'autres auteurs (Helbig & Buscha, 2001; Kunkel-Razum & Münzberg, 2009; Zifonun et al., 1997). Selon Pescheck (2015 : 17 sqq.), les désaccords de classification sont à mettre en relation avec le statut des prépositions actuelles de l'allemand comme, effectivement, prépositions, ou bien comme adverbes, classe dont elles sont issues historiquement. Il n'est pas rare enfin que le pronom adverbial est réalisé de manière disjointe, comme dans l'énoncé (b) de l'exemple suivant :

**Exemple III-9 - (Pescheck, 2015 : 27)**

- (a) **Davon** habe ich nichts gehalten  
(b) **Da** habe ich nichts **von** gehalten

A côté des adverbes pronominaux avec *da*, Pescheck montre que l'adverbe *da*, généralement très fréquent dans la langue parlée (voir Weinert, 2007b), est non seulement combiné avec des prépositions en un pronom adverbial, mais est également employé avec des verbes complexes qui prennent une préposition comme particule, ou peut faire partie lui-même d'une particule verbale complexe. Cette distinction peut être montrée avec l'opposition d'un verbe comme *davorstellen* (poser là-devant) oder *dazukommen* (lit. venir à-là ; rejoindre, s'ajouter), dans lesquels l'adverbe pronominal *davor* et *dazwischen* constitue une particule verbale détachable complexe, mais elle-même non séparable (*da vorstellen* et *da zukommen* n'ont pas le même sens), paraphrasable comme un tout par un syntagme prépositionnel ([*davor*]stellen => [*vor das Haus*] stellen (*poser [là-devant] => poser [devant la maison]*)), et de cas dans lesquels les deux lectures seraient possibles, comme [*d(a)runter*]gucken (regarder [sous ça]) et [*da*] runtergucken (regarder vers le bas [à cet endroit]). Selon l'auteure, seule la réalisation prosodique et le contexte peuvent permettre de les distinguer. Dans la langue parlée, des contractions sont en outre possibles (*darin* => *drin*), ainsi que des dédoublements (*darin* => *dadrin*).

L'auteure montre que l'adverbe déictique *da*, ainsi que l'ensemble des pronoms adverbiaux, y compris lorsqu'ils seraient formellement à considérer comme particule verbale complexe, en usage attributif (*der Raum dahinter* (*la pièce derrière ça*)) peuvent renvoyer à des entités mentionnées dans le discours ou faisant partie du savoir partagé plus généralement.

---

<sup>66</sup> Les formes en *da(r)*- peuvent également connaître un emploi comme conjonction ; nous n'approfondissons pas cet usage ici (mais voir Kunkel-Razum & Münzberg, 2009; Pescheck, 2015). Pour une liste des pronoms adverbiaux, voir par exemple Kunkel-Razum & Münzberg (2009 : 580)

Dans nos propres analyses, nous allons adopter une définition classique des pronoms adverbiaux ci-dessus, mais nous allons également analyser d'autres expressions adverbiales dans leur fonction de renvoi déictiques et phoriques lorsque celles-ci renvoient à des entités, y compris des sections du discours (CHAPITRE VII-1.2.3).

## 2. La prosodie en français et en allemand

La prosodie du français et de l'allemand est organisée selon des paramètres différents. Cela a des incidences sur la réalisation et le choix des expressions référentielles, mais aussi sur les moyens de structuration informationnelle de l'énoncé. En outre, le rôle de la prosodie dans l'expression du topic semble être plus important en allemand qu'en français. Il nous semble alors nécessaire de faire le point plus généralement sur la prosodie. Nous allons rappeler très brièvement les paramètres traditionnellement retenus dans l'étude de la prosodie, et situer quelques approches importantes. Ces précisions nous paraissent en outre indispensables pour comprendre les descriptions, très divergentes, de la prosodie de la dislocation à gauche, que nous allons présenter dans le chapitre suivant. Etant donné que ces traits prosodiques sont employés dans nombre d'approches comme définitoires de la dislocation, une mise au point s'impose. Une revue conséquente des principales approches de la prosodie dépasserait les objectifs que nous nous sommes fixés dans le cadre de cette thèse, mais nous espérons pouvoir préparer suffisamment le terrain pour pouvoir aborder les travaux sur la réalisation prosodiques des dislocations dans le chapitre suivant, et situer les analyses que nous mènerons sur nos données.

### 2.1 Définition de la prosodie

La prosodie regroupe traditionnellement la perception mélodique de la parole en tant que variations de la hauteur, de la durée et de l'intensité du signal acoustique. Les différents phénomènes physiques sous-jacents à ces phénomènes sont la vibration des cordes vocales, qui donne lieu à la *fréquence fondamentale* ou F0, mesurée en Hertz ; l'intensité du souffle d'air émis, mesuré en décibel ; concomitants aux mouvements articulatoires dont résulte la durée des sons émis ainsi que des pauses. Avec Di Cristo (2013 : 21), nous pouvons définir la prosodie comme l'étude des « éléments non verbaux de l'expression orale, non coextensifs aux phonèmes, tels que l'accent, les tons, l'intonation, la quantité, le tempo et les pauses [...] ». Selon l'auteur, la réalisation concrète de ces éléments se mesure par les variations de trois paramètres :

- ❖ les variations de la fréquence fondamentale (fréquence engendrée par les vibrations des cordes vocales, mesurée en Hertz), perçues par l'auditeur comme des variations de la hauteur,
- ❖ les variations de la durée (des phonèmes ou syllabes), perçues par l'auditeur comme variations de longueur, et

- ❖ les variations de l'intensité, perçues par l'auditeur comme variations de volume sonore).

Ces paramètres se combinent fréquemment. Ainsi, la mise en relief d'un mot particulier peut être atteinte en prononçant une de ses syllabes plus haut (ou plus bas), plus long et plus fort que les syllabes environnantes.

La perception des variations mélodiques, rythmiques et d'intensité qui en résulte a été néanmoins reconnue comme étant subjective et pouvant différer des valeurs brutes mesurées par l'analyse acoustique (voir par exemple Di Cristo, 2013 : 95). Différents modèles de stylisation ont alors été proposés dans la littérature, dont un exemple est le logiciel *Prosogram* de Mertens (voir par exemple Mertens, 2004, 2019a; pour une présentation et comparaison d'autres systèmes, voir p.ex. Martin, 2006; Goldman, Avanzi, Auchlin, & Simon, 2012). Ce logiciel propose une stylisation de la courbe de la F0 en appliquant un algorithme basé sur des seuils de perception des variations de hauteur, d'intensité et de durée ainsi que de la présence de pauses. Ces seuils ont été déterminés dans des études expérimentales antérieures et sont censés correspondre aux variations perceptibles à l'auditeur humain. Les variations de hauteur sont alors fréquemment exprimées en demi-tons, en plus de la mesure en Hertz :

« Les logiciels d'analyse de F0 proposent souvent deux échelles de fréquence : une échelle linéaire allant par exemple de 0 Hz à 500 Hz, et une échelle logarithmique graduée en demi-tons. Cette dernière est censée mieux correspondre à la perception des changements de hauteur par l'oreille humaine, encore qu'il ne s'agisse que d'une approximation. Le demi-ton est l'intervalle le plus petit utilisé dans la notation musicale occidentale. La valeur de référence pour obtenir des demi-tons peut varier, mais la plus couramment utilisée adopte 100Hz. » (Martin, 2009 : Chap. 6.10)

## 2.2 Fonctions linguistiques de la prosodie<sup>67</sup>

Outre la fonction distinctive que peut avoir la prosodie dans certaines langues pour des mots autrement homophones, elle a aussi une fonction démarcative ou syntaxique. Traditionnellement, il est constaté que la prosodie peut permettre de distinguer entre différentes constructions syntaxiques en démarquant des frontières syntaxiques. Nous verrons toutefois que ces généralisations sont relativisées dans les travaux récents portant sur la prosodie, notamment dans les travaux qui se détournent de l'analyse de phrases lues et qui confrontent les théories prosodiques à des données de parole spontanée.

Dans l'exemple suivant, les barres obliques signalent les frontières des groupes prosodiques (mineures : / et majeures : //), congruents ici avec les frontières syntaxiques du sujet et du groupe verbal :

---

<sup>67</sup> Les sections 2.2 et 2.3 sont le développement d'un document non publié que nous avons commencé à élaborer dans le cadre d'un projet pédagogique pour la phonétique comparée du français et de l'allemand, au sein du département d'études germaniques de l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

**Exemple III-10**

- (a) La vieille / porte le voile //  
 (b) La vieille porte / le voile //

Ici, c'est donc la prosodie qui permet de distinguer deux structures syntaxiques différentes pour une suite sonore sinon homophone : dans la première lecture (a), il s'agit d'une vieille femme qui porte un voile, dans la deuxième (b), d'une vieille porte, qui cache (voile) quelqu'un ou quelque chose (le).

La prosodie assure la même fonction en allemand :

**Exemple III-11<sup>68</sup>**

- (a) Computer, / Tastatur / und Bildschirm // (ordinateur, clavier et écran)  
 (b) Computertastatur / und Bildschirm // (clavier d'ordinateur et écran)

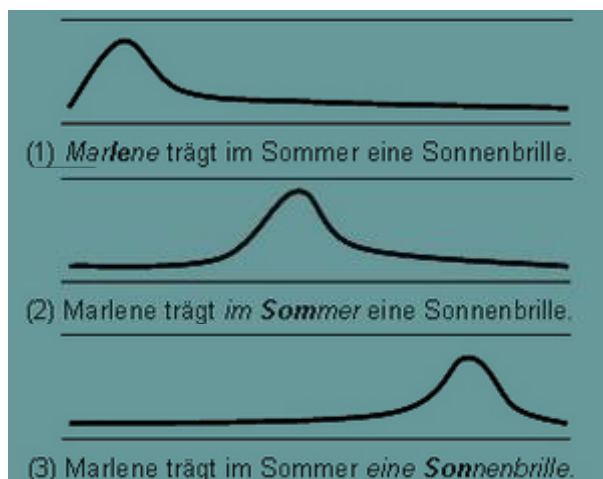
**Exemple III-12 - adapté d'après Zifonun et al. (1997 : 216)**

- (a) Peter grüßt, / Maria nicht // (*Peter salue, (alors que) Maria ne salue pas*)  
 (b) Peter begrüßt Maria nicht // (*Peter ne salue pas Maria*)

Dans l'Exemple III-12 (a), il y a deux propositions différentes, 1. *Peter begrüßt*, et 2. *Maria (grüßt) nicht*, qui sont coordonnées, ce qui permet l'ellipse du verbe dans la deuxième proposition. En (b), en revanche, il n'y a qu'une seule proposition, et *Maria* est complément du verbe *grüßen*.

Au-delà de la structuration syntaxique, la prosodie peut servir également à structurer l'information dans le message. Elle peut permettre de marquer l'information la plus importante, i.e. le focus (par une prééminence prosodique : un élément de l'énoncé comporte une syllabe prononcée plus haut (ou plus bas), plus long et plus fort que le reste) :

**Figure III-2 – Accentuation du focus étroit dans l'énoncé allemand<sup>69</sup>**



En français, ce sont davantage des moyens syntaxiques qui permettent de marquer le focus, et la traduction la plus probable des trois exemples ci-dessus serait respectivement :

<sup>68</sup> Cet exemple est cité du site web du modèle GToBI (German Tones and Break Indices), qui s'inscrit dans la théorie métrique autosegmentale (voir plus loin) : [http://www.gtobi.uni-koeln.de/x\\_grundlagen\\_prosodie.html](http://www.gtobi.uni-koeln.de/x_grundlagen_prosodie.html). Voir par exemple Grice, Baumann, & Benz Müller (2005).

<sup>69</sup> Ces schémas sont également cités du site web du modèle GToBI (*GToBI, Grundlagen Prosodie*), voir la note précédente.



**Exemple III-13**

- (1) C'est Marlène qui porte des lunettes de soleil en été.
- (2) C'est en été que Marlène porte des lunettes de soleil.
- (3) C'est des lunettes de soleil que Marlène porte en été.

L'extraction de l'élément sous focus par la construction clivée permet en outre son accentuation (voir Mertens, 2012 pour une analyse détaillée). L'accentuation, ensemble avec la linéarisation dans l'énoncé, est beaucoup plus employée en allemand pour structurer l'information, alors que le français se servirait davantage de moyens syntaxiques spécialisées, notamment des dislocations, clivées et constructions présentatives (voir p.ex. W. Klein, 2012; Musan, 2010) :

	<b>Allemand</b>	<b>Français</b>
(a)	Ich habe <u>Äpfel</u> gekauft. <i>(ordre des mots et accentuation de base)</i>	J'ai acheté des <u>pommes</u> . <i>(accentuation de base)</i>
(b)	<u>Äpfel</u> habe ich gekauft. <i>(variation dans l'ordre des mots)</i>	C'est des <u>pommes</u> que j'ai achetées (et pas des poires). <i>(structure syntaxique spécialisée pour la mise en relief: la clivée)</i> Des <u>pommes</u> j'ai acheté (et pas des poires) <i>(antéposition de focus)</i>
(c)	Ich habe Äpfel <u>gekauft</u> (und nicht geklaut). <i>(variation dans l'accentuation)</i>	Des <u>pommes</u> , j'en ai acheté (et pas volé). J'en ai acheté, des <u>pommes</u> (et pas volé). <i>(structures à détachement, créant deux phrases d'intonation distinctes et permettant une accentuation contrastive du verbe)</i>

Cela est lié au fait qu'en allemand, l'accent lexical peut être placé en principe sur n'importe quel élément de l'énoncé, alors que le français possède un accent lié plus étroitement à la fin des syntagmes syntaxiques.<sup>70</sup> Nous le précisons dans la section suivante.

### 2.3 Des constituants prosodiques et des schémas intonatifs

Dans l'analyse des contours mélodiques, divers modèles existent, que nous ne pourrions développer ici. Globalement, il peut être distingué entre des accents ou tons démarcatifs, qui marquent des frontières prosodiques, et des accents de hauteur ou proéminences (pitch accent). Au niveau de l'énoncé, il est généralement assumé qu'un des accents sera perçu comme le plus proéminent : il est souvent appelé accent de phrase ou accent (ou ton) nucléaire. La combinaison des deux types de contours donne le contour prosodique global. Contrairement à l'allemand ou l'anglais, où l'accent de hauteur ne sera pas nécessairement réalisé sur la même syllabe que le ton démarcatif, les deux auraient tendance à coïncider en français (voir p.ex. Di Cristo, 1998 : 197; Wunderli, 1981 : 305). Si nous nous intéressons aux unités ou constituants prosodiques, l'un des modèles les plus largement répandus est sans doute la hiérarchie prosodique, telle que formulée dans le cadre de l'approche

---

<sup>70</sup> En français, il existe néanmoins un accent dit secondaire (Martin, 2009), aussi appelé accent d'insistance. Facultatif, il peut, en principe, porter sur n'importe quelle syllabe :

**Exemple III-A**

- (a) Ce film était épouvantable. *(pas d'insistance)*
- (b) Ce film était épouvantable. *(insistance)*
- (c) Ce film était épouvantable. *(insistance)*
- (d) J'ai dit mardi (pas mercredi)



Contrairement à la notation dans l'exemple français, les cases délimitent ici le pied, et la syllabe accentuée au début de chaque pied est notée en lettres capitales. Ainsi, il peut y avoir des syllabes qui n'appartiennent pas à un pied : c'est le cas par exemple de *er*, premier mot de l'énoncé.

Dans l'approche morphologique de Mertens (voir notamment 1987), par exemple, les niveaux de hauteur sont décrits « à partir des variations mélodiques locales et en fonction de la tessiture du locuteur », dans une plage tonale relative allant de l'infra-bas au suraigu, qui « correspondent au plancher et au plafond de la tessiture, respectivement » (Mertens, 2008 : 7, section 3.3). Différentes approches admettent plus ou moins de niveaux (seulement haut/bas, p.ex. Isaçenko & Schädlich (1970) pour l'allemand, Pierrehumbert (1980) pour l'anglais ; ou plus de niveaux : haut/moyen/bas, et des intervalles intermédiaires ), et peuvent apprécier les variations de hauteur soit de manière statique, définis par la cible atteinte, soit de manière dynamique, définis par des mouvements prosodiques (la cible haute ou basse et un mouvant montant/descendant ou une combinaison de montées et descentes).

Les unités prosodiques résultant de ce découpage en paquets intonatifs, de niveau intermédiaire ou global, diffèrent considérablement en fonction de l'approche théorique, de la langue étudiée et de ses paramètres prosodiquement pertinents. La présence d'une pause et/ou d'un mouvement prosodique semblent être des facteurs largement généralisables :

« The most obvious indicators of boundaries between intonation units are (filled and silent) pauses. The longer the pause, the stronger the perceived boundary. However, there are many cases in which a boundary is perceived although a pause is missing. This effect is often due to an abrupt change in pitch across unaccented syllables, i.e. a jump up or down in pitch which cannot be attributed to the highlighting function of intonation. » (M. Grice & Baumann, 2007 : 4)

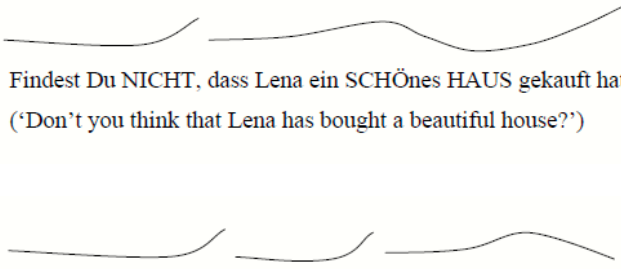
Pour Mertens, « [L]es deux unités prosodiques indispensables sont la syllabe et le groupe intonatif. Chaque syllabe présente des propriétés prosodiques, liées à la hauteur, la durée (allongement relatif) et l'accentuation » (Mertens, 2011 : 20). L'auteur poursuit :

« L'accent final constitue le critère pour le découpage de la suite de syllabes en groupes intonatifs. Chaque groupe se termine par un accent final, qui peut être précédé d'une ou plusieurs syllabes atones et éventuellement d'une syllabe à accent initial. Le contour désigne le mouvement mélodique du groupe intonatif et se définit en fonction du niveau de hauteur aux points de localisation que sont l'accent final, les syllabes initiale et pénultième du groupe et l'accent initial. » (Mertens, 2011 : 21)

Commun à la plupart des approches, indépendamment de l'orientation théorique, est l'assumption d'un contour final, descendant ou montant, perçu comme le plus proéminent, et qui marque la fin d'un groupe intonatif maximal, correspondant peu ou prou à l'énoncé déclaratif avec focus large.

Des contours de saillance intermédiaire peuvent délimiter des unités prosodiques à l'intérieur de celui-ci.

**Exemple III-14 – « Intonation phrase » constituée de plusieurs « intermediate phrases » dans le modèle métrique auto-segmental (M. Grice & Baumann, 2007 : 5)**

- 
- (4) Findest Du NICHT, dass Lena ein SCHÖnes HAUS gekauft hat?  
(‘Don’t you think that Lena has bought a beautiful house?’)
- (5) Lena hat einen ROTen, einen GELben und einen BLAUen Ball.  
(‘Lena has a red, a yellow, and a blue ball.’)

### 3. L’agencement linéaire de l’énoncé, syntaxe et structuration informationnelle

Avec l’opposition entre formes fortes et formes faibles, l’agencement linéaire des termes dans l’énoncé est un des moyens de la structuration informationnelle de l’énoncé. Nous avons déjà eu l’occasion dans le CHAPITRE II de discuter les principes généraux de la structuration informationnelle. L’objectif de cette section est de présenter certaines différences typologiques entre le français et l’allemand concernant l’agencement linéaire et syntaxique, et d’introduire les appareils formels habituellement convoqués pour les décrire. Cette présentation sera nécessairement sélective, et se concentrera sur les phénomènes pertinents pour l’analyse du topic. Concernant l’allemand, nous présenterons notamment le modèle topologique de la phrase, construit autour de la position fixe du verbe, fréquemment invoqué dans la description des dislocations d’une part, et des positions linéaires associées au topic d’autre part. Toutefois, dans les travaux intéressés par l’analyse de l’oral, il y a un large consensus sur l’inadéquation des modèles phrastiques pour décrire les unités et configurations de l’oral. Nous présenterons alors en section 4 des modèles alternatifs, dans le cadre desquels la dislocation et la structuration informationnelle ont été abordées.

#### 3.1 Structuration syntaxique et la « Preferred Argument Structure » (Du Bois, 1985, 1987)

L’ordre des mots canonique en français est décrit par Riegel et al. (1994 : 109) avec la formule suivante : « (CC) – Sujet – (CC) – Verbe – Complétif/Attribut – (CC), où (CC) symbolise le complément circonstanciel, facultatif et mobile ». Si le français est donc considéré comme une langue SVO avec un ordre relativement rigide, l’allemand est considéré comme langue SVO (l’ordre canonique de la proposition principale) ou SOV (l’ordre canonique d’une proposition subordonnée ; cf. la section

suivante), mais qui possède de plus grandes libertés concernant l'agencement des constituants en fonction de critères pragmatiques. Les travaux sur la « Preferred Argument Structure » ou PAS (Du Bois, 1985, 1987) ont montré que la relation entre ordre des mots, fonction syntaxique et type d'expression référentielle n'est pas fortuite. Initialement formulés sur la base d'une langue ergative, le Sacapultec Maya, les postulats de la PAS ont été vérifiés dans nombre de langues typologiquement différentes (voir par exemple les travaux réunis dans Du Bois, Kumpf, & Ashby, 2003). Du Bois a formulé la PAS pour rendre compte de tendances à la fois grammaticales et pragmatiques, schématisés comme suit :

**Tableau III-2 – Dimensions et contraintes de la Preferred Argument Structure, adapté de Du Bois (1987 : 829)**

	Grammar	Pragmatics
Quantity	One-Lexical Argument Constraint	One New Argument Constraint
Role	Non-Lexical A <sup>71</sup> Constraint	Given A Constraint

Ces contraintes rendent compte de la tendance d'une langue d'exprimer seulement un des arguments d'un verbe par un syntagme nominal lexical (One-Lexical Argument Constraint), qui peut être soit le sujet, soit l'objet d'un verbe transitif, mais plus rarement le sujet d'un verbe transitif (Non-Lexical A Constraint). Les contraintes pragmatiques sont intimement liées aux contraintes grammaticales. Un énoncé aura tendance à ne pas introduire plus d'une information nouvelle (One New Argument Constraint), et celle-ci aura tendance à être le sujet d'un verbe intransitif (S) ou l'objet d'un verbe transitif (O), mais moins fréquemment le sujet d'un verbe transitif (A), qui présentera plutôt de l'information déjà donnée (Given A Constraint). Ashby & Bentivoglio (1993) ont montré la validité de ces tendances pour le français et l'espagnol, sur la base d'entretiens qu'ils qualifient de monologues, les contributions de l'interviewer étant minimales. Pour le français, ces auteurs ont observé qu'en effet, seulement 7% des sujets transitifs étaient des syntagmes nominaux lexicaux, contre 67% des objets transitifs et 28% de sujets intransitifs (les auteurs distinguent ici entre sujets d'un verbe copule *être* (19%) et les autres sujets intransitifs (36%)). Leurs résultats montrent également que les pronoms sont plus fréquents globalement que les syntagmes lexicaux (67% versus 33%). Seulement 5% des verbes transitifs avaient à la fois un sujet et un objet lexicaux, et seulement 2% un sujet lexical et un objet pronominal. En ce qui concerne les contraintes pragmatiques, les auteurs n'ont trouvé aucune information nouvelle encodée comme sujet transitif (A), alors que 13% des sujets avec *être*, 32% des autres sujets intransitifs, et 44% des objets représentaient de l'information nouvelle. Ces résultats sont complétés par l'observation que, si l'information nouvelle est préférentiellement encodée comme objet, ceci vaut surtout pour des référents non-animés, des référents animés seront préférentiellement introduits en fonction sujet d'un verbe transitif (A). Lambrecht (1987, 1994) était arrivé à des conclusions comparable pour ce qu'il appelle la *preferred clause structure*, conception basée explicitement sur la PAS de Du Bois. Dans un corpus de

---

<sup>71</sup> Dans la terminologie initiée par Dixon pour l'étude du concept de l'ergativité (Dixon, 1979, 1994), le sujet d'un verbe intransitif est noté S, le sujet d'un verbe transitif est noté A et l'objet O.

conversation familiale, seulement 3% des noms sont des sujets lexicaux, et la majorité apparaît en fait comme objet indirect, dans des circonstants adverbiaux ou comme unités disloquées (1987 : 218-219). Lambrecht propose alors que la structure préférentielle du français puisse être schématisée comme [clitic + Verb (X)] (1987 : 220), le X correspondant au focus de la proposition. Pour l’auteur, cette structure représente « the basic information unit of spoken French » (ibid.), et les éléments qui la précèdent ou suivent correspondent à des éléments en relation pragmatique (topics ou expressions adverbiales), mais non pas sémantique ou syntaxique avec la proposition. Lambrecht montre ensuite qu’il existe différentes constructions grammaticales qui permettent de respecter cette structure préférentielle, tout en accommodant les besoins de structuration informationnelle, et d’éviter ainsi de placer en fonction sujet des termes lexicaux (qu’ils soient topic ou focus) d’une part, mais aussi plus généralement des éléments non lexicaux sous focus, dont des pronoms interrogatifs :

❖ Constructions présentatives

- Clivées avec *c’est* : *C’est QUI qu’a fait ça?* (1987 : 224)
- Clivées avec *il y a* : *y a mon frère qui vient dans trois semaines* (1987 : 228)
- Constructions avec le verbe avoir : *j’ai eu mon beau-frère, moi, qui a fait un, un, euh Paris-Nice, le, la course de lenteur* (1987 : 229)
- Inversion sujet verbe : *à Genève il s’est créé des coopératives d’enseignement* (1987 : 231)

❖ Constructions de marquage du topic

- Dislocation à gauche (*Topic* dans la terminologie de Lambrecht) : *ce lycée, on m’a dit qu’il était pas terminé* (1987 : 231)
- Dislocation à droite (*Antitopic* chez Lambrecht ; voir aussi notamment Lambrecht (1981)) : *où est-ce qu’il est, ce lycée?* (1987 : 231)

Pour l’allemand, une réflexion inspirée de la *Preferred Argument Structure* est menée par Proske (2013a, 2013b), qui affirme que l’allemand parlé spontané aussi tend à éviter l’introduction de référents nouveaux en fonction sujet avec des verbes transitifs ainsi que la cooccurrence de plusieurs arguments lexicaux nouveaux dans la même phrase (2013a : 219). Parmi les constructions employées pour éviter justement ces configurations, l’auteure souligne, comme Lambrecht, l’introduction de nouveaux référents avec des verbes sémantiquement peu spécifiques (notamment *haben* (‘avoir’) : *ich hab ne Kollegin die setzt sich beide Brillen übereinander* (‘j’ai une collègue elle se met les deux lunettes l’une sur l’autre’) ; exemple adapté de Proske (2013a : 215)).

La deuxième construction discutée par l’auteure est la dislocation à gauche, qui peut permettre l’introduction d’un référent nouveau dans un syntagme isolé, avant d’en prédire quelque chose dans la proposition qui suit : *und n Kollege von mir der hat ne Canon Eos 350* (‘et un collègue à moi il a une Canon Eos 350’) (exemple adapté de Proske, 2013a : 217). Proske, qui place ses investigations dans le cadre plus large d’une recherche sur un standard de la langue parlée (*Standard der gesprochenen Sprache*, voir aussi notamment Schneider, Butterworth, & Hahn (2018)), conclut son article en soulignant qu’en allemand, la Preferred Argument Structure pourrait être respectée aussi sans le recours à ces constructions facilitatrices, et que leur fonction est alors à comprendre davantage dans le domaine d’un morcellement de l’information. L’auteure cite un exemple de pseudo-clivée

(l'exemple (a)) de Günthner, où la PAS serait respectée aussi sans le recours à cette construction (l'exemple (b)) :

**Exemple III-15 – adapté de Proske (2013a : 218)**

- (a) Was ich jetzt noch mal brauche is ihre Telefonnummer  
Ce qu'il me faut maintenant c'est votre numéro de téléphone
- (b) Ich brauche jetzt noch mal ihre Telefonnummer  
J'ai besoin maintenant de votre numéro de téléphone/ Il me faut maintenant votre numéro de téléphone

La fonction de la pseudo-clivée est ici alors non seulement de respecter la PAS comme formulée par Du Bois, mais elle sépare également dans ce cas l'introduction d'un référent nouveau et un verbe sémantiquement spécifique.

Si le français et l'allemand parlé semblent alors organiser l'information dans l'énoncé selon des contraintes pragmatiques similaires, il existe néanmoins des différences entre ces deux langues en ce qui concerne l'agencement linéaire et syntaxique, l'allemand ayant notamment une plus grande liberté dans l'agencement des arguments. Notamment le sujet peut, beaucoup plus facilement qu'en français, apparaître non pas avant, mais après le verbe conjugué de la proposition principale.

La comparaison du français et de l'allemand dans Blumenthal (1997) met également en lumière ces différences. Les considérations de Blumenthal sont basées sur des textes écrits journalistiques, littéraires et scientifiques, et leur comparabilité avec les données de conversation spontanée avec des jeunes enfants est donc toute relative. Elles soulèvent toutefois des généralités typologiques pertinentes, et nous discuterons dans nos analyses à quel degré celles-ci semblent s'appliquer, ou non, à nos données. D'une part, Blumenthal évoque la préférence générale du français d'exprimer des informations dans le cadre de valence du verbe, alors que ces informations peuvent être exprimées par des ajouts circonstanciels en allemand (Blumenthal, 1997 : 11). D'autre part, la différence constatée entre les langues concerne essentiellement des référents non animés et surtout abstraits, évités comme sujets en allemand, mais acceptés en français. En voici un exemple (cité de Blumenthal (1997) ; nous ajoutons une traduction littérale de l'original allemand et soulignons le sujet dans les phrases) :

**Exemple III-16 – Tendances réalisation sujet en allemand/français (Blumenthal, 1997 : 12)**

*Aus einer Reihe nach wie vor ungelöster  
Auseinandersetzungen erwächst weiterhin Gewalt und  
Frustration.*

*Plusieurs différends cruciaux qui n'ont toujours pas été  
résolus sont une source de violence et de frustration.*

*(Litt. : D'une série de différends toujours pas résolus  
résultent encore de la violence et de la frustration.)*

La même information est donc dans cet exemple encodée comme ajout circonstanciel en début d'énoncé en allemand, et comme sujet préverbal en français.

### 3.2 Le modèle topologique de l'allemand

L'agencement linéaire des constituants en allemand est habituellement décrit avec le modèle topologique, qui est convoqué aussi pour décrire la dislocation dans bon nombre d'approches. Pour ces raisons, nous présenterons le modèle dans les sections suivantes, en précisant les implications pour la position du topic en allemand, en comparaison au français. L'ordre des mots ou l'agencement linéaire en allemand obéit à des contraintes concernant la position du verbe. Il est habituel de décrire les différentes positions des constituants dans l'énoncé allemand avec le *modèle topologique* (*Topologisches Feldermodell*) formulé à l'origine par Drach (1937). Notre présentation de ce modèle n'est pas exhaustive, mais doit permettre de décrire les possibilités de structuration informationnelle dans l'énoncé à travers l'ordre linéaire des expressions référentielles.

Le modèle topologique repose sur le fait que la position du verbe est considérée comme fixe dans l'énoncé allemand, et que les autres constituants sont positionnés par rapport au verbe (cf. Pittner & Berman, 2007 : 79). Le modèle topologique comporte traditionnellement cinq champs, le *Vorfeld* (pré-champ), la *parenthèse (verbale) gauche*, le *Mittelfeld* (champ-milieu), la *parenthèse (verbale) droite*, et le *Nachfeld* (post-champ). Les deux parenthèses verbales sont les champs destinés à accueillir les parties du complexe verbal. Le verbe fini apparaît ainsi souvent séparé des autres parties du complexe verbal (infinitif, participe, particules préverbaux détachables).

Par rapport à la position effective du verbe selon le remplissage des champs, trois types de phrase sont distingués en allemand : le verbe en première position (V1), en deuxième position (V2) et en dernière position (VE pour « *Verbendstellung* » chez Pittner & Berman, 2007 : 80, aussi VL pour *verb last*). Le tableau suivant situe ces trois types dans le modèle topologique :

**Tableau III-3 - Positions du verbe fini dans le modèle topologique, adapté depuis des exemples de Pittner & Berman, 2007 : 80)**

Type énoncé	Vorfeld	parenthèse gauche	Mittelfeld	parenthèse droite	Nachfeld	Position du verbe
déclaratif	Otto Otto	hat AUX(ILIAIRE)	Hans Hans	gesagt dire.PERF	dass er kommt que il vient	V2
'Otto a dit à Hans qu'il viendrait.'						
interrogatif (partiel)	Wem	hat AUX	Otto Otto	gesagt dire.PERF	dass er kommt? que il vient	V2
'A qui Otto a dit qu'il viendrait ?'						
interrogatif (total) et impératif		Hat AUX	Otto Hans Otto Hans	gesagt dire.PERF	dass er kommt? que il vient	V1
'Otto a-t-il dit à Hans qu'il viendrait ?'						
		Sag Dis	Hans Hans		dass du kommst que tu viens	V1
'Dis à Hans que tu viens.'						
subordonné		ob/dass si/que	Otto Hans Otto Hans	gesagt hat dire.PERF AUX	dass er kommt que il vient	VE
'...si/que Otto a dit à Hans qu'il viendrait'						

Comme le montre ce tableau, dans les énoncés déclaratifs, la forme verbale conjuguée apparaît en position V2. Dans les interrogatives partielles, le verbe conjugué est également en position V2, le pronom interrogatif occupe dans cet exemple le *Vorfeld* et le sujet apparaît après le verbe, dans le



*Mittelfeld*. Le verbe conjugué se trouve en position V1 dans des interrogatives totales du type oui/non comme dans le tableau ci-dessus, ainsi que dans les énoncés à l'impératif (*Geh schlafen!* (*Va dormir!*)). Dans des subordonnées introduites par un élément subordonnant au contraire, le verbe conjugué se trouve en position VE : dans ce cas, tout le complexe verbal se trouve dans la parenthèse droite, la parenthèse gauche est alors occupée par l'élément subordonnant.<sup>72</sup>

Certains auteurs considèrent les énoncés du type VE comme ordre non-marqué en allemand, qui serait alors une langue SOV (Faucher, 1984; Fourquet, 1952; Schanen & Confais, 2006 [1989]; Zemb, 1978). C'est le cas aussi de la plupart des approches générativistes, pour lesquels SOV est l'ordre de base dans la structure profonde ; les autres types d'énoncés sont alors perçus comme des transformations de celui-ci. Si Hawkins dans ses *Word Order Universals* (1983) classe effectivement l'allemand comme langue à ordre SOV, il souligne néanmoins qu'il ne considère pas nécessairement cet ordre comme basique en termes de fréquence :

« And though for German I am much more sympathetic to a deep structure verb-final position [...] than to SVO [...], I do not consider deep structure order of itself a sufficient guarantor of basicness in surface structure within the present more typologically oriented context. » (Hawkins, 1983 : 14)

D'autres grammaires définissent plutôt V2 ou SVO comme énoncé de base en tant que forme de l'énoncé déclaratif (Brinkmann, 1971; Eisenberg, 2006b).

### 3.3 La position du topic dans l'énoncé allemand

Comme l'illustrent les différents exemples ci-dessus, le *Vorfeld* et le *Mittelfeld* sont tous deux des positions qui peuvent accueillir le sujet de l'énoncé, prototype du topic. Mais le *Vorfeld* peut également accueillir d'autres constituants :

#### Exemple III-17

- |   |   |
|---|---|
| (a) Heute lese <u>ich</u> das Buch.               | Aujourd'hui, <u>je</u> vais lire le livre.      |
| (b) Jetzt will <u>ich</u> endlich das Buch lesen. | Maintenant, <u>je</u> veux enfin lire le livre. |
| (c) Vielleicht lese <u>ich</u> das Buch.          | Peut-être je lirai le livre.                    |
| (d) Das Buch da habe <u>ich</u> schon gelesen.    | Ce livre là, <u>je</u> l'ai déjà lu.            |

Dans les exemples ci-dessus, le sujet *ich* (*je*) apparaît alors au début du *Mittelfeld*. Le *Vorfeld* est souvent occupé par des expressions adverbiales, comme en (a), (b) et (c).<sup>73</sup> En (d), le *Vorfeld* est occupé par l'objet (*das Buch da*). Cette variation de l'ordre des mots est souvent appelée topicalisation, mais peut tout aussi bien être un procédé de focalisation, l'interprétation dépendant

---

<sup>72</sup> Des études sur l'allemand parlé ont toutefois montré que dans des propositions introduites par un élément subordonnant, le verbe peut également apparaître en position V2 (cf. p. ex. Günthner, 1993, 1996, 1999 pour une réanalyse syntaxique et pragmatico-discursive de *weil* (parce que) et *obwohl* (bien que) ; voir aussi la Duden-Grammatik (Kunkel-Razum & Münzberg, 2009 : 1206)). A noter qu'il s'agit là non pas d'une variante libre au niveau du système linguistique canonique consacré par l'écrit, mais de variations à l'oral, sujets à des facteurs énonciatifs et pragmatiques.

<sup>73</sup> Pour une discussion des adverbiaux en début d'énoncé et le statut de topic, voir notre CHAPITRE II-4.3.3.5.

du contexte et souvent de l'intonation (nous soulignons l'élément susceptible de recevoir l'accentuation principale) :<sup>74</sup>

**Exemple III-18**

- |     |  |   |
|-----|--|---|
| (a) | Was isst du gerne ?<br><u>Bohnen</u> esse ich gerne.     | Qu'est ce que tu aimes manger ?<br>(C'est) <u>les haricots</u> (que) j'aime.              |
| (b) | Wer isst gerne Bohnen ?<br>Bohnen esse <u>ich</u> gerne. | Qui aime les haricots ?<br>Les haricots, j'aime/ Les haricots, c'est <u>moi</u> qui aime. |

En fonction du contexte et de l'intonation, *Bohnen* (*les haricots*) doit alors être interprété comme focus en (a), et comme topic en (b).

Étant donné qu'en allemand, le sujet n'est pas aussi étroitement associé à la position préverbale ou au *Vorfeld* que ce n'est le cas en français, une autre position pour le topic en allemand est donc le *Mittelfeld*, qui permet des variations dans l'ordre des mots. Parmi les phénomènes relevant de l'ordre des mots dans le *Mittelfeld* (dont la variation est aussi appelée *scrambling*), nous avons déjà évoqué la position dite de *Wackernagel*. Selon cette loi, un pronom non accentué se trouvera juste après le verbe conjugué, au début du *Mittelfeld*, indépendamment de sa fonction syntaxique. Le seul élément qui peut s'insérer entre les deux est le sujet. L'ordre dans le *Mittelfeld* obéit encore à d'autres facteurs, comme le cas, les traits animé/inanimé ou défini/indéfini, qui doivent être compris comme des tendances (voir Eisenberg (2006b) ; voir aussi Zifonun et al. (1997) pour une présentation très détaillée des régularités). Le topic aurait notamment tendance à apparaître avant les éléments appartenant au commentaire, et des constituants moins complexes ou moins longs avant des constituants plus complexes<sup>75</sup>. L'ensemble de ces tendances fait ressortir le fait que le début du *Mittelfeld* est une position particulièrement favorable pour le topic, puisqu'il accueille de préférence des éléments pronominaux, sujet, définis et animés.<sup>76</sup>

Alors que la position du topic dans le *Vorfeld*, avant le verbe conjugué (Auer, 1993 : 202) est comparable à la position du sujet en français, il existe néanmoins une particularité de l'allemand, qui est communément liée à cette position : il s'agit de la possibilité de non-verbalisation d'un argument central du verbe sous certaines conditions. Ce phénomène est connue sous le terme *topic-drop*, notamment dans la littérature générativiste, mais aussi comme « *Verbsspitzenstellung* » (Auer, 1993), i.e. une configuration dans laquelle le verbe se trouve en position initiale de l'énoncé. Nous aborderons ce phénomène dans la section suivante. Enfin, en allemand comme en français, des unités peuvent apparaître en dehors du cadre structurel étroit de la phrase canonique. C'est le cas notamment des éléments disloqués, qui nous intéressent particulièrement. Nous allons alors dans la

<sup>74</sup> Il s'agit d'exemples inventés pour contraster différentes valeurs informationnelles à structure syntaxique égale. Ces exemples ne prétendent pas être représentatifs de ce que disent réellement les locuteurs, mais seulement de ce qui est structurellement possible.

<sup>75</sup> Cette régularité correspond au « *Gesetz der wachsenden Glieder* » formulé par Behaghel (1909), et concerne plus largement la linéarité de constituants, pas seulement dans le *Mittelfeld*.

<sup>76</sup> Voir aussi Frey (2004a, 2004b) sur une position du topic dans le *Mittelfeld*.

section 3.3.2 montrer comment les dislocations ont été catégorisées dans le cadre du modèle topologique.

### 3.3.1 Le ‘topic-drop’ en allemand

En allemand parlé, un argument peut être omis sous certaines conditions. Dans la littérature générativiste, ce phénomène est communément appelé *topic-drop*. Cette approche opère avec les champs topologiques : il serait requis que la place de l’argument omis soit dans le *Vorfeld* pour que l’omission soit grammaticale (Exemple III-19).<sup>77</sup>

#### Exemple III-19 – (Musan, 2010 : 74)

- |    |                                  |                                  |
|----|----------------------------------|----------------------------------|
| a. | Was ist mit Harald ?             | Ø Kann nicht kommen.             |
|    | Que est avec Harald              | Ø peut NEG venir                 |
|    | ‘Et Harald alors? / Quoi         | ‘(X) peut pas venir.’            |
|    | de neuf de Harald ?’             |                                  |
| b. | Was ist mit den Ostereiern?      | Ø Haben wir noch nicht gefunden. |
|    | Que est avec DET œufs.de.pâques  | Ø avons-nous encore NEG trouvé   |
|    | ‘Et ces oeufs de pâques alors ?’ | ‘On (les) a pas encore trouvés.’ |

L’élément omis peut être le sujet comme dans l’exemple (a) ou bien l’objet comme en (b). La condition pragmatique nécessaire est que le référent soit suffisamment saillant ou accessible, dans le discours ou dans la situation, comme dans l’exemple suivant :

#### Exemple III-20 – Lia/3;00.15/MLU3/Maison Poupées

(contexte : l’enfant fait descendre la figurine chien du toit de la maison de poupées, à la demande de la mère. La mère fait parler une autre figurine qui s’adresse au chien)

MER: Ø hast du gut gemacht.  
 Ø as tu bien fait.  
 ‘Tu (l’) as bien fait.’

L’état de fait dont parle la mère, le fait que la l’enfant ait fait descendre la figurine du toit, pourrait être exprimé ici à l’aide du pronom démonstratif neutre ‘*das*’ (*ça*). Mais sa non-verbalisation est ici également tout à fait acceptable grâce au contexte. Ces conditions pragmatiques sont alors généralement exprimées en termes de topicalité (voir par exemple Auer, 1993 dans une approche interactionnelle; Hamann, 1996 pour une approche générativiste). Chez Auer, une distinction est faite d’une part entre ce qu’il appelle « *eigentliche Verbspitzenstellung* », position initiale du verbe au sens propre (1993 : 195), qui serait l’équivalent d’un *es/das* explétif non réalisé :

(**es**) gibt halt überall solche und solche                    (**il y**) a partout des tels et des tels (=il faut de tout pour faire un monde)  
 (**es**) pressiert gar nix    (**ça**) ne presse pas du tout (= (c’est) pas du tout pressé).

Caractéristique pour ces constructions serait le fait qu’ils n’entretiennent pas de lien anaphorique avec le discours précédent, ce qui les distingue, d’autre part, de la « *uneigentliche Verbspitzenstellung* », position initiale du verbe impropre (1993 : 198). Celle-ci se distingue par le

---

<sup>77</sup> Position marquée par Ø dans les exemples ; si l’argument était réalisé, il se trouverait effectivement dans cette position : *Der/Er/Harald kann nicht kommen (Lui<sup>D</sup>/Il/Harald peut pas venir)*. Avec un adverbial comme *heute* (‘aujourd’hui’) en première position, l’omission devient effectivement bizarre : *Heute kann \*(der) nicht kommen* (aujourd’hui peut \*(il<sup>D</sup>) pas venir) vs. *(Der) kann (heute) nicht kommen (heute) ((Il<sup>D</sup>) peut (aujourd’hui) pas venir (aujourd’hui))*.

fait qu'un élément référentiel, argument obligatoire du verbe, n'est pas réalisé et le verbe ainsi produit en première position. C'est alors seulement cette dernière qui nous concernera dans ce travail. Auer (1993) note que les pronoms de première et deuxième personne du singulier font souvent partie des éléments non réalisés :

**Exemple III-21 - (Auer, 1993 : 199)<sup>78</sup>**

Also ehrlich  $\emptyset$  bin bestimmt nimmer zum Vergnügen hier  
 Non mais honnetement (**je**) suis certainement pas ici pour le plaisir  
 [...] kriechs immer so; = **musste** so ein zwei Sitzbäder am Tag machen  
 (**tu**) reçois; =dois-**(tu)** faire un ou deux bains par jour

Selon l'auteur, les cas où l'élément non réalisé entretient un lien anaphorique avec le discours précédent sont nombreux, et concernent notamment la référence aux entités (à la troisième personne) :

**Exemple III-22 - (Auer, 1993 : 200)**

wolln sie die Nummer haben ?	voulez-vous le numéro ?
ja haben sie ne Nummer von em	oui vous avez un numéro pour lui ?
ich hab die soll ich ich such se eben raus ja?	je l'ai est-ce que je dois je vais juste la chercher d'accord ?
$\emptyset$ dauert n Augenblick	( <b>ça</b> ) prendra un moment

Peschek (2015) étend cet inventaire au pronom adverbial *da* + préposition, et montre que l'élément déictique peut également ne pas être réalisé, seule la préposition l'est dans ce cas (l'énoncé en (a) ; la version avec pronom adverbial disjoint réalisé est donnée en (b) pour comparaison) :

**Exemple III-23 – Extrait adapté d'un exemple de Pescheck (2015 : 100)**

- (a) normaler Bäcker ; gibts MEHere **von** in Münster  
 boulangerie classique; il y a plusieurs à Münster
- (b) normaler Bäcker ; **da** gibts MEHere **von** in Münster  
 boulangerie classique; il y **en** a plusieurs à Münster

Concernant la position à assumer pour l'élément omis, Hamann (2002) montre que, lorsque l'argument non-verbalisé correspond à la seconde personne du singulier, sa verbalisation ne correspond pas nécessairement à la position initiale dans l'énoncé (i.e. la position dans laquelle il pourrait être réalisé) :

**Exemple III-24 – adapté de Hamann (2002 : 300)**

Was hast  $\emptyset$  gekauft?  
 What have (**you**) bought?  
 Hast  $\emptyset$  das gekauft?  
 Have (**you**) that bought?

Weinert (2011), qui étudie l'emploi de pronoms personnels, démonstratifs et zéro dans la langue parlée, note que la position initiale est effectivement le cas le plus fréquent, mais que des exceptions

---

<sup>78</sup> L'auteur admet que dans le cas de la seconde personne, il n'est pas possible de déterminer si effectivement le pronom est omis ou réalisé comme suffixe phonologiquement réduit :  $\emptyset$  *musst* versus *musst du* => *musst-e* => *musst- $\emptyset$* . Dans l'exemple cité, l'explication du suffixe clitique semble effectivement probable, mais des exemples de *muss* ou *musst* sont également attestés dans des contextes identiques, pour lesquels la question reste posée.

sont possibles, dans des énoncés à l'impératif ((b) ci-dessous), mais aussi dans des déclaratifs V2 ((a) ci-dessous) :

**Exemple III-25 – (Weinert, 2011 : 82)**

- (a) A: **radieschen** machen wir nicht wieder die sind billiger im markt  
B: ich mach  $\emptyset$   
A: **Des radis** on fera plus c'est moins cher au supermarché  
B : (moi) je fais (**le/ça**)
- (b) A: und zwar hat tim doch letztes jahr wie er in spanien war **so tolle grillrezepte** gehabt **die** hab ich irgendwo noch  
B: schreib  $\emptyset$  mal auf  
A: Tim avait l'année dernière quand il était en Espagne **des recettes de grillades super** je **les<sup>D</sup>** ai encore...  
B : alors écris (**le/ça**) pour moi/note

Ces exemples sont à mettre en parallèle avec le fait qu'en français, avec certains verbes (dont *faire*, *mettre*) et notamment les verbes impersonnels (*falloir* : *faut voir*, *rester* : *reste à voir*), la non-verbalisation d'un argument est possible. En dehors de ces contextes lexicaux et de la coordination syntaxique du sujet, le sujet et les arguments du verbe, si celui-ci est réalisé, doivent être produits (cf. Müller & Pillunat, 2008).

### 3.3.2 Périphérie gauche et droite comme positions possibles pour l'expression du topic

Depuis le premier modèle de Drach (1937), le *Feldermodell* a connu des élaborations diverses (voir p.ex. Pittner & Berman, 2007; Wöllstein, 2014; Wöllstein, Heilmann, Stepan, & Vikner, 1997), et les analyses peuvent diverger quant à l'attribution d'un constituant donné à une position. En particulier, des champs supplémentaires sont parfois admis avant le *Vorfeld* et après le *Nachfeld*, constituant la périphérie de l'énoncé. Ceux-là sont souvent sollicités dans la description de l'extraposition au sens large, moyen linguistique de la structuration informationnelle.

Ainsi, on attribue souvent aux dislocations à gauche une place devant le *Vorfeld*.<sup>79</sup> Ce champ connaît différentes appellations : *Vor-Vorfeld* (Auer, 1997; Eisenberg, 2006b; Kunkel-Razum & Münzberg, 2009; Pittner & Berman, 2007), *Außenfeld* (Eisenberg, 2006b; Wöllstein, 2014; Zifonun et al., 1997), avant-première position (Schanen & Confais, 2006 [1989]).

Dans la topologie interne de la périphérie gauche, Zifonun et al. (1997) proposent la linéarisation suivante : les éléments thématiques disloqués gauche (*linksangebundener Thematisierungsdruck*) ou libres (*freier Thematisierungsdruck*) précèdent directement le *Vorfeld*. Les autres positions proposées par les auteurs concernent des unités interactives comme des salutations et interjections, les vocatifs, conjonctions de coordination et particules de connection (*konnektive Partikel*, p.ex. *also* (*alors, donc*)).<sup>80</sup> La linéarisation proposée par les auteurs suit l'ordre suivant :

---

<sup>79</sup> Altmann (1981), dans sa monographie sur les structures à extraposition (*Herausstellungsstrukturen*) part au contraire de l'idée d'une occupation double du *Vorfeld* par l'élément disloqué ainsi que du pronom résomptif

<sup>80</sup> Dans le cadre d'une conception phrastique maximale.

**Figure III-5 – Topologie interne de la périphérie gauche d'après Zifonun et al. (1997 : 1580)**

Unités interactives > vocatifs > conjonctions de coordination > particules de connexion > Expressions de thématization
--

Auer (1996b, 1997) montre, dans une analyse de données conversationnelles, que d'autres éléments plus complexes peuvent apparaître avant le *Vorfeld* ; des subordinées conditionnelles, causales et concessives par exemple. Les données authentiques analysées montrent que l'agencement linéaire pourrait être plus flexible que le schéma proposé par Zifonun et al. (1997). Auer (1997) conclut en admettant que les restrictions auxquelles semble sujet l'ordre des éléments de la périphérie gauche nécessiterait des recherches détaillées.

Une autre classification qui mérite d'être mentionnée est celle d'Altmann (1981), qui dédie sa monographie à ces éléments d'un énoncé qui sortent du cadre de la linéarisation canonique dans les champs topologiques. Altmann emploie le terme généralisant *Herausstellung* pour différents phénomènes de la périphérie gauche et droite de l'énoncé. Il n'existe à ce jour pas de terme établi correspondant dans la littérature francophone, et il faut comprendre ce terme dans le sens primaire de *herausstellen*, i.e. *sortir qqchose de qqchose* ; sortir des éléments du cadre phrastique. Altmann s'intéresse donc principalement aux éléments qui peuvent figurer avant le *Vorfeld*, et après le *Nachfeld*. En fonction de son intégration prosodique et syntaxique plus forte dans l'énoncé, Altmann propose que dans le cas de la dislocation à gauche, élément disloqué et pronom résomptif occupent conjointement le *Vorfeld*, mais le *Hanging topic* se situe avant le *Vorfeld*. Les tentatives pour distinguer les deux constructions en fonction de leurs caractéristiques prosodiques et syntaxiques, ainsi que la recherche d'une correspondance avec des différences fonctionnelles, feront l'objet d'une description détaillée dans le chapitre suivant.

Quant à la constitution détaillée de la périphérie droite, les positions adoptées dans la littérature sont encore plus variées. La profusion terminologique concernant la périphérie droite est trop importante pour que nous puissions en rendre compte de manière exhaustive dans cette thèse. Nous reprenons alors seulement quelques distinctions nécessaires au traitement du phénomène de topic et de la dislocation de la discussion terminologique très détaillée dans Vinckel (2006). Selon l'auteure, la conception classique de la périphérie droite admet un seul champ après la parenthèse droite, mais qui peut être occupé par plus d'un constituant (2006 : 19). En effet, chez Schanen & Confais (2006 [1989] : 579), « l'après-dernière position » n'est pas différenciée, de même chez Eisenberg (2006b : 398), qui mentionne la possibilité d'admettre un *Außenfeld* ou *Vor-Vorfeld* dans la périphérie gauche, mais seulement le *Nachfeld* dans la périphérie droite.

Zifonun et al. (1997) admettent un *Außenfeld* droit en plus du *Nachfeld*. Les deux champs se distinguent alors dans l'intégration syntaxique et prosodique des constituants ; des éléments qui ne sont pas syntaxiquement et prosodiquement intégrés appartiennent, dans cette classification, au *Außenfeld*. Les tentatives de classification des unités du *Nachfeld* sont, comme celles de la périphérie gauche, marquées par le souci d'explorer les correspondances entre intégration syntaxique et

prosodique d'un côté, et fonctions pragmatico-discursives de l'autre. Toutefois, les conclusions sont d'une grande hétérogénéité.

Deux classifications influentes sont celle d'Altmann (1981) et celle d'Auer (1991), qui préfère aux *Herausstellungen* de Altmann le terme d'expansion, plus à même de rendre compte du déploiement dans le temps de la production verbale et des phénomènes d'interaction, situées dans le temps eux aussi.<sup>81</sup> La dislocation à droite est conçue comme une structure non-intégrée dans l'énoncé par Altmann (1981), et située en conséquence après le *Nachfeld*. Cette position est aussi défendue par Auer (1991) et dans la IDS-Grammatik (Zifonun et al., 1997). D'autres auteurs distinguent deux types de dislocation à droite, notamment en fonction d'une réalisation prosodique différente (cf. le chapitre suivant), qui peut être accompagnée de différences syntaxiques, mais ne l'est pas nécessairement. Si l'interprétation fonctionnelle diffère avec les approches, un trait commun de ces travaux est la distinction d'une structure plus étroitement intégrée dans l'énoncé, souvent considéré comme dislocation à droite au sens propre, et une structure moins intégrée, souvent qualifiée d'ajout après-coup (*Nachtrag*). Alors que Selting (1994) et Uhmann (1993) ne se prononcent pas sur une situation topologique des éléments disloqués à droite, Averintseva-Klisch (2007, 2009) argumente pour une réalisation de la dislocation à droite dans le *Nachfeld*, et du Reparatur-Nachtrag dans le *Außenfeld*, en fonction de leur intégration syntaxique plus ou moins étroite.

Pour le phénomène de la *Ausklammerung*, Vinckel-Roisin (2011a) remarque qu'il n'existe pas de terme bien établi parmi les germanistes français, et propose les notions de « rejet en après-dernière position » (Schanen & Confais, 2006 [1989]) ou « projection à droite » ((Vinckel, 2004) ; *Rechtsverschiebung* dans Vinckel (2006)). Notons par ailleurs que Vinckel se distancie du modèle classique de la parenthèse verbale (voir la section 3.2 ci-dessus), pour dépasser notamment le problème de l'acceptation d'une parenthèse droite virtuelle (cf. ci-dessus) et l'asymétrie entre *Vorfeld* d'un côté et *Nachfeld* de l'autre, et y préfère l'analyse proposée par Faucher (1984). Pour ce dernier, la fin du syntagme verbal constitue un signal de complétude syntaxique (démarcateur).<sup>82</sup> Dans cette démarche d'analyse, si la parenthèse droite n'est pas réalisée, la fonction démarcative peut être remplie par le constituant qui est sémantiquement et syntaxiquement le plus proche du verbe. Il peut s'agir par exemple d'un complément du verbe, d'un préverbe détaché ou encore de la négation.<sup>83</sup> Cette approche permet alors de se libérer quelque peu du schéma rigide de la phrase canonique pour l'analyse de données orales.

---

<sup>81</sup> Il critique également le biais d'analyse partant de la langue standard et écrite avec son énoncé canonique, inhérent à cette terminologie.

<sup>82</sup> Voir aussi les contributions réunies dans Marillier (1993) pour des réflexions sur la délimitation de la phrase allemande.

<sup>83</sup> Voir Dalmas & Vinckel (2006) pour une discussion critique des deux approches.

Altmann considère que les éléments projetés à droite se situent effectivement dans le *Nachfeld* et ne constituent alors pas une *Herausstellung* dans sa définition. Il les discute dans l'objectif d'une démarcation plus claire avec le *Nachtrag* (cf. ci-dessous). Vinckel définit le phénomène ainsi :<sup>84</sup>

« La « projection à droite » équivaut à un (dé)placement vers l'aval : un constituant non verbal au statut de « membre de groupe » (*satzgliedwertig*) est placé, projeté au-delà d'un élément à fonction démarcative sans aucun élément de discontinuité visant à l'isoler par des moyens prosodiques ou leurs équivalents graphiques du reste de l'énoncé. » (Vinckel-Roisin, 2011a : 194)

Altmann souligne également l'intégration prosodique, qui distingue la *Ausklammerung* du *Nachtrag*. L'exemple suivant illustre cette construction, les constituants en gras pourraient également être produits dans le *Mittelfeld*, avant la parenthèse verbale droite (soulignée dans l'exemple).

**Exemple III-26 – cité de Vinckel-Roisin (2011a : 194)<sup>85</sup>**

Meine Damen und Herren, nichts können wir erreichen **ohne oder gar gegen unsere europäischen Nachbarn in West und Ost**. Aber vieles können wir erreichen mit Europa.

[Mesdames et messieurs, nous ne pourrions rien atteindre **sans ou même contre nos voisins d'Europe de l'Ouest et d'Europe de l'Est**. Mais c'est **avec l'Europe que** nous parviendrons à réaliser de grandes choses.]

Le fait que Vinckel propose une clivée pour la traduction de l'exemple ci-dessus semble assez caractéristique pour cette construction. Le statut informationnel de la *Ausklammerung* qui ressort des analyses de Vinckel (2004, 2006; 2011a) est surtout rhématique ou focus, mais l'auteure note qu'il peut concerner également des éléments connus (voir aussi Uhmman, 1993), voire thématiques (voir aussi Zifonun et al., 1997 : 1671-1672). C'est le cas dans l'exemple suivant, où l'élément rejeté à la fin de l'énoncé doit être compris comme ce dont parle l'énoncé, le topic :

**Exemple III-27 – Élément thématique dans le Nachfeld (Zifonun et al., 1997 : 1672)<sup>86</sup>**

Ich habe mich auch noch erkundigt **danach**. [FRA] Je me suis même/en plus renseigné **là-dessus**.

Enfin, il nous semble important de noter une catégorie intermédiaire, où un élément rejeté en après-dernière position, sans élément coréférent dans l'énoncé, occupe une fonction charnière entre topic du discours et topic de l'énoncé. Considérons l'exemple suivant :

<sup>84</sup> Notons également que Vinckel reconnaît à côté de la projection à droite une construction qu'elle appelle adjonction, et qui se caractérise par une plus grande autonomie prosodique (ou graphique à l'écrit) et qui semble correspondre aux appositions et *Nachtrag* dans la typologie de Altmann.

<sup>85</sup> C'est nous qui soulignons la parenthèse verbale droite.

<sup>86</sup> Il est caractéristique pour le désaccord terminologique que cet exemple est qualifié de *Nachtrag* par les auteurs, alors qu'il semble plutôt correspondre à une *Ausklammerung*, par exemple parce que l'ajout de *und zwar (et ce/ à savoir)* ou *übrigens (par ailleurs)*, employé comme test par Altmann (1981), n'est pas possible ici. Zifonun et al. (1997) définissent le *Nachtrag* sur critères fonctionnels communicatifs et le considèrent comme ajout retardé d'éléments « oubliés » par le locuteur (cf. aussi Vinckel, 2006 : 40 ss.).



**Exemple III-28 - (Vinckel-Roisin, 2016 : 98; son exemple (7))**

Das wäre nicht möglich gewesen **ohne die Sammelleidenschaft der Wettiner.**

[FRA] Cela n'aurait pas été possible **sans la passion de collectionneur de la maison de Wettin.**

Vinckel-Roisin (2011b, 2016) montre, sur la base d'un corpus de textes journalistiques, que le rejet en après-dernière position partage une fonction avec la dislocation à droite : celle de signaler le référent en question comme topic du discours dans le paragraphe qui suit. La différence entre les deux constructions semble résider dans le fait que le référent exprimé par la dislocation à droite est aussi le topic de l'énoncé, ce qui semble être l'exception pour le rejet en après-dernière position : dans l'Exemple III-28, le topic de l'énoncé est encodé par le d-pro *das*, qui résume des faits exposés dans le paragraphe précédent. Le syntagme prépositionnel, quant à lui, n'est pas le topic de cet énoncé, mais il introduit, selon Vinckel-Roisin (2016), deux référents en tant que topics potentiels du paragraphe suivant, et en effet, ils sont repris en tant que topic des énoncés suivants, qui traitent de la passion de collectionneur et de la maison de Wettin. L'auteure conclut, au-delà de la variation des formes morpho-syntaxiques, à des « affinités sélectives entre les formes de linéarisation marquée et le sens » (2016 : 101). Cette construction apparaît alors comme potentiellement intéressante pour nos analyses de la réalisation du topic.

## **4. Au-delà du modèle topologique, au-delà de la phrase**

La précédente présentation de la littérature a pu donner un aperçu du flou terminologique autour de la périphérie gauche et, surtout, droite. Nous souhaitons ici rendre compte de réflexions sur la pertinence du modèle topologique en tant que tel, et ce notamment pour une application à la langue parlée. La question de fond posée par ces réflexions est celle des unités d'analyse pertinentes pour l'étude des productions orales en particulier, et plus largement, pour des configurations qui échappent à la configuration phrastique canonique.

### **4.1 Des énoncés 'incomplets'**

Un premier point que nous souhaitons aborder est alors celui de l'économie de l'oral, qui se manifeste dans le fait que les locuteurs ne parlent pas en produisant uniquement des énoncés formellement 'complets', canoniques, composés d'un sujet, d'un verbe (et éventuellement des compléments), mais produisent également une quantité d'autres unités qui ne pourront être décrits dans le cadre de la phrase. Nous nous intéresserons dans ce cadre notamment aux énoncés averbaux, dont par ailleurs la proximité avec les constructions disloquées a été soulevée dans la littérature.

C'est une des caractéristiques principales de la langue parlée de ne pas avoir besoin de tout dire. Déjà à la fin du 19<sup>ième</sup> siècle, Wunderlich (1894) remarque, dans ses réflexions sur la langue parlée, l'économie exemplaire de la langue orale, qui permet de ne pas verbaliser ce qui dans la situation de communication se trouve sous l'attention des interlocuteurs (« *unmittelbare Anknüpfung an die*

*sinnliche Situation* » ; (1894 : 68)). Plus récemment, et contrairement à l'hypothèse largement défendue que l'information est organisée dans la langue dans l'ordre 'connu avant nouveau' ou 'thème avant rhème' (cf. chapitre topic), des études montrent qu'une grande partie de ce qui est connu ou prévisible pour l'interlocuteur n'est pas mis en mots, et que bon nombre d'énoncés peuvent comporter la seule partie rhématique de l'information (Auer, 1991; Givón, 1983, 1988).

Cette problématique a trait à la complexe discussion sur le phénomène d'ellipse. La recherche sur l'ellipse peut être considérée comme partagée en deux champs extrêmes : d'un côté les approches qui postulent une structure syntaxique complète sous-jacente, mais non verbalisée, comme c'est impliqué par le terme même d'ellipse. Cette analyse était longtemps répandue dans les approches générativistes (mais voir p.ex. Culicover & Jackendoff (2005)). De l'autre côté, il y a des approches qui rejettent cette analyse en la jugeant excessive. Déjà Bühler (2009 [1934]) s'oppose aux tenants de la théorie de l'ellipse en argumentant qu'il serait possible de (re)construire ce genre de paraphrases y compris pour toute interaction non-verbale :

« Un sectateur endurci de l'idée générale d'ellipse fera observer qu'il est pourtant possible de construire une phrase autour d'une nomination empratique. A quoi on répondra que c'est certes indiscutable, mais que cela ne prouve rien. Un interprète expert en l'art du langage peut aussi adjoindre un texte plus ou moins pertinent à chaque phase d'une interaction totalement silencieuse ; le bras droit que le passager tend avec de l'argent "dit" au receveur : "Donnez moi un ticket s'il vous plait !" » (Bühler, 2009 [1934] : 270)

Son exemple célèbre de l'homme qui, au café, prononce seulement *einen schwarzen* (*un noir*) et se voit apporter un café (cf. *ibid.*) montre une autre facette de ce problème : en l'absence de matériel linguistique précédent, est-ce que la forme complète de cet énoncé devrait être *Ich möchte einen schwarzen Kaffee* (*Je voudrais un café noir*) ou *Bringen Sie mir einen schwarzen Kaffee* (*Apportez-moi un café noir*), ou encore autre chose ? Etant donné l'arbitraire de la reconstruction d'un énoncé canonique dans une grande majorité de cas, dans différentes approches fonctionnelles, les ellipses sont traitées comme structures autonomes. La *IDS-Grammatik* (Zifonun et al., 1997) rejette par exemple la plausibilité que des locuteurs construisent des énoncés fragmentaires sur la base de formes complètes et les considère au contraire comme des unités minimales, régies par certaines régularités syntaxiques et discursivo-pragmatiques. Les contextes possibles permettant l'interprétation de l'ellipse incluent donc non seulement le contexte syntaxique d'un énoncé précédent (ou à venir), mais également la situation de communication ainsi que des savoirs encyclopédiques et pratiques (Hoffmann, 1997).

Klein (1993 : 766) remarque, sur la base de l'exemple du café de Bühler, que même s'il n'est pas possible de déterminer avec certitude les éléments non-verbalisés, le fait que le syntagme nominal prononcé soit à l'accusatif impose l'observation qu'il se comporte comme s'il était régi par un verbe non prononcé. Déjà Bühler avait reconnu qu'un tel énoncé fragmentaire évoquerait pour les

interlocuteurs un schéma phrastique : « Quand il est exprimé, il est vrai qu'il apporte pour les deux partenaires de communication un schéma de phrase qui l'enveloppe comme une aura », avant de préciser qu'« il n'est pas nécessaire que ce schéma de phrase soit rempli par davantage que par le seul mot effectivement prononcé » (Bühler, 2009 [1934] : 270). Enfin, outre dans les énoncés isolés, cette conception d'un schéma peut s'appliquer aussi, et peut être plus facilement, à des enchaînements entre énoncés, dont le cas prototypique pourrait être la question partielle : la réponse s'appuie sur la structure de la question, et les éléments identiques n'ont pas besoin d'être répétés (*qui c'est qui est tombé ? – la fille*). C'est ce que Brinkmann (1974) appelle *Satzkonstanz* (i.e. la constance ou persistance du schéma phrastique). Une réflexion similaire est proposée par Selting (1997), qui voit l'ellipse comme une procédure de verbalisation d'information qui évoque ou suggère des schémas de construction connus des interlocuteurs et qui leur permettent l'interprétation de l'information signifiée en fonction de ce qui a matériellement été dit.

En allemand comme en français, où la phrase canonique est construite autour d'un verbe, dont les arguments essentiels sont réalisés, les locuteurs peuvent donc produire des énoncés syntaxiquement incomplets, mais qui constituent néanmoins des énoncés achevés. Dans ce cadre, nous nous intéressons aux énoncés sans verbe ou énoncés averbaux, attestés et décrits pour les deux langues. Une présentation conséquente du traitement de ces phénomènes dans la littérature dépasserait le cadre de cette thèse, et nous nous cantonnerons à une présentation synthétique basée sur des références à titre exemplaire, en vue d'une opérationnalisation de ces notions dans nos analyses.

#### 4.1.1 Description et classification des énoncés averbaux

Un énoncé averbal peut être défini comme énoncé remplissant deux critères : il ne comporte pas de verbe conjugué central, et il exprime une structure propositionnelle (Behr & Quintin, 1996 : 9-14). Lefevre (1999) adosse également sa définition de l'énoncé averbal sur le critère de la prédication et la présence d'une modalité (assertive, interrogative, etc.), en absence d'un verbe conjugué. Elle propose une classification de 3 principaux types d'énoncé averbal (cité du résumé de sa thèse dans Lefevre, 2001 : 47):

- « prédicat averbal et sujet explicite : (1) Heureux les pauvres! (2) Passionnant, ce livre !
- prédicat averbal et sujet implicite : (3) Passionnant !
- prédicat averbal (existentiel) sans sujet : (4) Vent et pluie. (Bernanos) »

Behr & Quintin (1996) notent que, comme la phrase verbale, toute phrase averbale est régie par la structuration en thème et rhème. Les auteurs explicitent que cette structuration peut se manifester au sein même de la phrase averbale (ce serait le cas des exemples (1) et (2) de Lefevre cités ci-dessus), où alors être situé dans la relation entre phrase averbale et contexte. Leurs analyses les

mènent à la typologie qui distingue des énoncés en appui syntaxique sur un énoncé précédent, et ceux caractérisés par une rupture syntaxique avec le discours qui précède.

Un exemple prototypique pour un énoncé en appui syntaxique sont des réponses à des questions partielles (cf. ci-dessus), et d'autres constructions qui actualisent une structure syntaxique présente dans le contexte précédent. L'énoncé averbal pourrait s'intégrer sans rupture syntaxique dans l'énoncé d'appui :<sup>87</sup>

**Exemple III-29 - (Behr & Quintin, 1996 : 55)**

Er kommt zurück. *Für einige Wochen.* => Er kommt *für einige Wochen* zurück.  
[Il revient. Pour quelques semaines.]

Ci-dessous un exemple d'énoncé en appui, où c'est la partie thématique (en gras) qui se trouve actualisée dans la seconde partie :

**Exemple III-30 - (Behr & Quintin, 1996 : 82)**

**Brot** macht dick. *Käse nicht.*  
[**Le pain** fait grossir. *Le fromage non.*]

Parmi les énoncés en rupture syntaxique, les auteurs distinguent les quatre groupes suivants :

- ❖ Enoncé prédicatif externe
- ❖ Enoncé prédicatif interne
- ❖ Enoncé existentiel
- ❖ Enoncé fragmentaire

L'énoncé prédicatif externe entretient une relation prédicative avec un élément du discours précédent (un mot, un syntagme, une phrase) :

**Exemple III-31 - (Behr & Quintin, 1996 : 57)**

Du musst mir sagen, was du von dem Mädchen hältst, das ich ausgesucht habe. *Keine Fachkraft, aber patent.*  
= Das Mädchen ist keine Fachkraft, aber patent.  
[Tu dois me dire ce que tu penses de la fille que j'ai choisie. *Pas qualifiée, mais compétente.*  
= La fille n'est pas qualifiée, mais compétente.]

Au contraire, le lien de l'énoncé prédicatif interne avec le contexte peut être très faible. Articulé en deux parties, il contient déjà lui-même les deux éléments de la prédication, le thème et le rhème. Les auteurs proposent la formule 'X est Y' pour paraphraser ce type d'énoncé :

**Exemple III-32 - (Behr & Quintin, 1996 : 67, 99)**

Auftrag erledigt.	Mission accomplie.
Er ein großer Künstler ?	Lui un grand artiste ?]

Les énoncés existentiels sont également peu liés aux discours précédent, mais introduisent un nouveau référent. La formule pour schématiser ces énoncés est 'DA ist/existiert X' (*Là est/existe X => il y a X*), comme dans l'exemple de Lefeuve repris ici : *vent et pluie*.

---

<sup>87</sup> Les auteurs distinguent ce phénomène explicitement de la *Ausklammerung*, parce que l'énoncé d'appui est marqué comme terminé ; dans ce sens, il nous semble en revanche que cette définition de l'énoncé en appui est comparable au *Nachtrag* dans la typologie d'Altmann ou d'Auer (1991).

Enfin, le groupe des énoncés fragmentaires est plus hétérogène que les autres, et peut être plus ou moins lié au contexte. Leur caractéristique commune est un lien d'inférence à partir d'un réseau d'informations et d'interprétations possibles. Les auteurs montrent alors que les relations sémantiques et pragmatiques du processus verbal doivent être inférées de la situation ou du contexte au sens large, comme les tracts dans l'Exemple III-33.

**Exemple III-33 - (Behr & Quintin, 1996 : 62)**

Sie traten auf die herumliegenden Flugblätter (...). Grete zeigte zu Boden. *Schon gesehen?*  
[Ils marchèrent sur les tracts répandus (...). Grete pointa par terre. (*Tu les as déjà vu ?*)]

Les énoncés considérés jusqu'ici verbalisent soit seulement la partie rhématique, soit thème et rhème (les énoncés à prédication interne). Mais il est également possible que seul le thème soit verbalisé (les auteurs notent que ce cas est plutôt rare (1996 : 83)). Un exemple en sont des mots-clés thématiques (*Stichwort* ; (1996 : 95), propices à introduire un nouveau sujet de conversation : *und ihr? / und euer Sohn? / und X?* ('*et vous ? et votre fils ? et X ?*)).

#### 4.1.2 Enoncés averbaux et dislocations

En ce qui concerne l'ordre linéaire de thème et rhème<sup>88</sup> dans le cas où les deux éléments sont verbalisés dans l'énoncé averbal, donc l'énoncé prédicatif interne, les auteurs assument que l'ordre thème-rhème est l'ordre de base (Behr & Quintin, 1996 : 83 ss.), selon les principes informationnels que nous avons exposés dans le CHAPITRE II, et c'est l'ordre préféré dans les énoncés averbaux prédicatifs internes, à deux groupes nominaux. Les auteurs observent (1996 : 90) que cet ordre concerne les relations définitoires entre le premier et le second groupe nominal, mais qu'à l'inverse l'ordre rhème-thème est fréquent avec des énoncés établissant une relation de qualification (*netter Kerl, der Peter* ('*un type sympa, (ce) Pierre*')) ou énoncés comportant une négation, selon le schéma suivant (le thème est en gras) :

**Exemple III-34 - (Behr & Quintin, 1996 : 89)**

Nicht für ihn **das Herumtappen in einem Einwandererghetto**.  
[Très peu pour lui **les tatonnements dans un ghetto d'immigrés.**]

Lefeuvre (1999) et Laurens (2011) montrent qu'en français, l'élément non prédicatif, lorsqu'il apparaît après le prédicat nonverbal, peut être intégré et correspondre à une inversion du sujet (*heureux les pauvres*) ou bien une disloquée droite (*pas mal ce gâteau*). Laurens (2011) propose différents tests syntaxiques qui montrent qu'en effet, la partie thématique postposée dans des énoncés du type *pas mal ce gâteau* ne se comporte pas comme un sujet syntaxique, mais comme un élément disloqué à droite :

---

<sup>88</sup> Thème et rhème sont ici à comprendre dans le sens de Zemb (1978). La définition du rhème correspond à ce qui est dit à propos du thème, mais la définition du thème justement est plus large que celle que nous avons adopté ici, et comprend tous les éléments présentés comme donnés ; voir Behr (2013b) pour une application explicite des notions de Zemb aux énoncés averbaux.

Elle est facultative (sauf contexte discursif nécessitant son explicitation) dans l'énoncé averbal (a) et l'énoncé à dislocation à droite (b), mais non en (c) :

**Exemple III-35 – exemples inspirés de Laurens (2011 : 57-58)**

- (a) Pas mal (**ce gâteau**).
- (b) Il est pas mal (**ce gâteau**).
- (c) \*(**Ce gâteau**) est pas mal.

Elle n'entraîne pas une condition d'accord stricte au niveau morphosyntaxique ((a) ou (b) possibles), tout comme l'élément disloqué ((c) et (d)) :

**Exemple III-36 - (Laurens, 2011 : 58)**

- (a) Très beau, **toutes ces décorations sur le sapin**.
- (b) Très belles, **toutes ces décorations sur le sapin**.
- (c) C'est très beau, **toutes ces décorations sur le sapin**.
- (d) Elles sont très belles, **toutes ces décorations sur le sapin**.

Tanguy (2009) propose dans sa thèse une analyse analogue des énoncés averbaux organisés selon le principe thème-rhème et les qualifie des disloqués :

**Exemple III-37 - (Tanguy, 2009 : 113)**

- (a) **Œufs d'estragon** quelle horreur
- (b) alors **le voyage** une éternité
- (c) L1 et ça - qu'est-ce que c'est que ça  
L2 euh  
L1 et ça  
L2 là - - et **ça** - des skis  
L1 c'est des skis

Pour l'allemand, nous n'avons pas connaissance de travaux examinant le lien entre énoncé averbal avec thème et dislocation, mais nous proposons une analyse parallèle aux exemples français, et montrerons ponctuellement (les exemples sont rares dans nos données) des proximités fonctionnelles dans nos analyses. Les tests de Laurens ne sont pas d'une grande utilité pour l'allemand, parce que les énoncés (a) et (b) de l'Exemple III-36 seront tous deux rendus par *sehr schön* en allemand, sans accord de l'adjectif. De même, en allemand, le sujet peut ne pas être réalisé dans certains contextes pragmatiques, comme nous l'avons vu plus haut (Exemple III-38 (c)). En revanche, l'insertion de *ich meine* ('je veux dire'), typique selon Altmann pour la dislocation à droite, est possible ici (d) :

**Exemple III-38 – variation de l'Exemple III-31**

- (a) Keine Fachkraft, (das Mädchen).
- (b) Sie ist keine Fachkraft, (das Mädchen).
- (c) (Das Mädchen) ist keine Fachkraft.
- (d) Keine Fachkraft, ich meine das Mädchen.

#### 4.1.3 Énoncés averbaux dans l'interaction verbale

La prédication averbale n'est pas un phénomène limité à l'oral, et Lefevre (1999) propose même que, pour le français, il s'agisse essentiellement d'un phénomène de la langue écrite ; de même, Behr & Quintin (1996 : 16) notent que la phrase averbale était plus fréquente dans les données écrites que

dans les données conversationnelles étudiées. Tanguy (2011) affirme que cela est vrai pour les énoncés averbaux à deux termes, mais que « [l']oral connaît au contraire bien plus de structures brèves à un terme, c'est-à-dire des structures limitées à un seul constituant : le prédicat » (2011 : 226). Bien que l'article de Tanguy se concentre essentiellement sur des relations d'énoncés produits dans un même tour de parole, par un seul locuteur, l'auteure évoque également des enchaînements de question – réponse dans le dialogue, comme l'exemple suivant :

**Exemple III-39 – adapté de Tanguy (2011 : 226)**

L1 tu sais la chanter  
L4 oui  
**mais pas tout entière**

Certains éléments qui sont « clairement identifiable[s] par le contexte, situationnel ou linguistique » (2011 : 226) n'ont en effet pas besoin d'être répétés. Cette notion va s'avérer centrale dans l'analyse de nos données, qui comporte un grand nombre d'enchaînements du type question – réponse, mais aussi des segments averbaux dans un même tour de parole :

**Exemple III-40 - [FRA] Côme/2;00.16/MLU3/Puzzle**

MER99 oh@i ça c'est ↑qui ? {soulève et montre pièce puzzle à CHI}  
ENF97 **la poule !**

**Exemple III-41 - [GER] Lia/3;00.15/MLU3/MPatate**

MER72 wo kommt denn ↑deine nase? mais ton nez (à toi il) va où ?  
MER72 **unter den ↑augen** oder? **sous les yeux**, non ?

Dans les deux exemples, le second énoncé est en appui syntaxique sur le premier, et le propos exprimé est pertinent par rapport à un référent exprimé dans le premier énoncé (*ça c'* pour la POULE, *deine Nase* pour le NEZ).

L'organisation informationnelle des énoncés averbaux sera à déterminer à chaque fois dans le contexte de leur production.

## **4.2 Propositions alternatives à l'énoncé-phrase : approches (macro-)syntaxiques et unités fonctionnelles ou communicatives**

La recherche sur la langue parlée a engendré divers modèles alternatifs au cadre phrastique, qui présentent plus ou moins de divergences et de convergences. En ce qui concerne les unités de base déterminées pour l'analyse, différentes perspectives peuvent être constatées, qui fondent leur analyse sur des unités syntaxiques, prosodiques, informationnelles ou communicatives (pour des synthèses de travaux en linguistique germaniste et française respectivement, voir p.ex. Deppermann & Proske, 2015; Lefeuvre & Moline, 2011). Dans la recherche en syntaxe, les approches dites macro-syntaxiques se basent sur des unités maximales autres que la phrase. Les principales approches communément citées sont celle développée autour de Claire Blanche-Benveniste et l'équipe du

GARS (modèle aixois), à partir du travail séminal de Blanche-Benveniste et al. (1990)<sup>89</sup>, et, parallèlement, autour d'Alain Berrendonner et le groupe de Fribourg (à partir de Berrendonner, 1990)<sup>90</sup>. Ces approches proposent une analyse des relations syntaxiques, sémantiques, prosodiques et pragmatiques au-delà des relations de la rection verbale : ils distinguent entre une micro-syntaxe rectionnelle, décrivant les relations construites entre le verbe et ses arguments (et des ajouts), et une macro-syntaxe qui permet de décrire de manière systématique des configurations qui sortent du cadre de la phrase, jusque-là reléguées aux discours, comme par exemple les dislocations, appositions, incises et diverses configurations paratactiques (voir Deulofeu, 2013 pour une présentation détaillée des approches macro-syntaxiques). Ces configurations permettent de mieux rendre compte des particularités de l'oral, et notamment du fait que les configurations syntaxiques ne sont pas nécessairement construites seulement autour du verbe. Des relations sémantiques et pragmatiques peuvent être établies par des configurations paratactiques plutôt que syntaxiques, et le découpage prosodique de la parole en unités démarquées peut correspondre à des unités plus grandes ou plus petites que ne le prédirait la syntaxe. Dans la plupart des approches des unités de l'oral, les unités maximales sont démarquées par un contour mélodique descendant final, marquant la fin de l'énoncé. Parmi les unités minimales, il est distingué entre les unités autonomes, « pouvant fonctionner comme des actes de communication autonomes » (Deulofeu, 2013 : 480), et les unités non autonomes, qui projettent une suite ou complètent ce qui précède. Il faut ajouter le courant italien de la macro-syntaxe, autour d'Emanuela Cresti (p.ex. 1987, 1999, 2000a, 2000b, 2003). Dans la 'théorie de la langue en acte', les unités minimales sont définies en fonction de leur force illocutoire, et catégorisés selon leur apport informationnel. Une position basée sur la théorie des actes de langage (Austin, 1962; Searle, 1969) est aussi adoptée dans la IDS-Grammatik, qui définit des « kommunikative Minimaleinheiten » (unités communicatives minimales) (Zifonun et al., 1997), déterminées par un potentiel illocutif et un contenu propositionnel. Ces unités peuvent prendre la forme d'une phrase, mais également d'un énoncé à prédicat averbal ou encore d'ellipses (voir section 4.1 ci-dessus).

Concernant la périphérie gauche, certains auteurs ont mis en lumière les problèmes de la notion du *Vor-Vorfeld*. La publication finale du projet « *Eigenschaften gesprochener Sprache* » ('caractéristiques de la langue parlée') par Fiehler, Barden, Elstermann, & Kraft (2004) remet cette notion en question et oppose aux unités formelles (définies en termes syntaxiques, prosodiques, semantico-pragmatiques ou leur combinaison) pour l'analyse de la langue parlée, des unités fonctionnelles, qui permettent l'accomplissement d'une fonction communicative :<sup>91</sup>

---

<sup>89</sup> S'inscrivent dans ce courant les travaux de Deulofeu (p.ex. 2003, 2013, 2016), Debaisieux (p.ex. 2006, 2013), Sabio (1995, 2018) et, pour la prosodie, la collaboration de Philippe Martin dans l'ouvrage « Le français : usages de la langue parlée » (Blanche-Benveniste, 2010).

<sup>90</sup> Voir aussi les travaux de Béguelin, p.ex. (2003).

<sup>91</sup> Cette conception est basée explicitement sur les unités communicatives minimales (*kommunikative Minimaleinheit*) de Zifonun et al. (1997)



« An die Stelle letztlich *formorientierter Kriterien* der Einheitenbestimmung tritt damit eine *funktionale Perspektive* auf die Struktur von Beiträgen. Gefragt wird danach, an welchen Stellen der Hörer in der online-Prozessierung eines Beitrags zu der Auffassung kommen kann, dass etwas abgeschlossen ist, dem er – als Einheit – eine *kommunikative Funktion* zuschreiben kann. [...] Mit diesen Einheiten werden spezifische Gesprächsaufgaben bearbeitet, z.B. das Äußern einer Bewertung, das Geben einer Antwort oder die Adressierung eines Gesprächspartners etc. » (Fiehler et al., 2004 : 203)<sup>92</sup>

Les unités langagières sont saisies dans la temporalité du déroulement de la communication, et en tant qu'unités accomplissant des fonctions communicatives.

Schröder (2006) critique les positions de Auer (1997), Scheutz (1997) et Fiehler et al. (2004) sur le *Vor-Vorfeld* comme étant toujours trop près d'une analyse basée sur la phrase. Il remarque par exemple que bon nombre des unités répertoriées par Fiehler et al. peuvent occuper une fonction de charnière ou pivot entre deux unités, et les situer artificiellement dans le *Vor-Vorfeld* de la seconde unité ne rendrait pas compte de cette particularité (Schröder, 2006 : 224 ss.). L'auteur propose que le locuteur peut abandonner l'organisation syntaxique au profit d'un morcellement d'activités langagières complexes en unités communicatives fonctionnelles élémentaires (Schröder, 2006 : 229 ss.).

Le rôle de la prosodie a également occupé de nombreuses recherches qui se sont intéressées à la constitution d'unités dans la langue parlée. Outre la démarcation de groupes prosodiques, décrite plus haut, « intonation plays a crucial role in indicating, by the form and the location of the intonational units, the modality of the utterance as well as the dependency relation between the various prosodic units » (Delais-Roussarie et al., 2015 : 12 de 63). Cela a été étudié pour le Français par exemple dans le travail séminal de Delattre (1966), et pour l'allemand par exemple par Pheby (1969). Beaucoup de travaux se sont intéressés aux liens qui peuvent exister entre prosodie, syntaxe et modalité de l'énoncé et/ou entre prosodie et structuration informationnelle. La congruence entre constituants syntaxiques et unités prosodiques est souvent assumée dans la perspective métrique auto-segmentale (cf. les travaux fondateurs de Pierrehumbert, 1980; Selkirk, 1984; Nespor & Vogel, 1986; Ladd, 2008 [1987]; pour le français voir p.ex. Di Cristo, 1998; Hirst & Di Cristo, 1984; pour l'allemand voir p.ex. D. Wunderlich, 1988; Uhmman, 1991; Féry, 1993, 2017). Dans la perspective de Rossi (1999), la prosodie est fonction des niveaux syntaxiques et informationnels, exprimée dans des morphèmes intonatifs ou 'intonèmes', et un lien étroit entre syntaxe et prosodie est également assumée. Pour l'allemand, c'est le cas par exemple dans l'approche de Pheby (1969).

Il faut par ailleurs noter que si bon nombre de travaux sur la prosodie étaient basés sur l'analyse de phrases lues dans des conditions de laboratoire et sur l'analyse d'énoncés isolés, l'analyse porte plus

---

<sup>92</sup> « Des critères finalement orientés sur la forme pour déterminer des unités [dans un tour de parole] sont alors remplacés par une perspective fonctionnelle de la structure des tours de parole. La question sera de savoir à quels endroits, dans le traitement online [en temps réel] d'un tour, l'interlocuteur pourra venir à considérer que quelque chose est terminé et qu'il pourra y attribuer – en tant qu'unité – une fonction communicative. » (*notre traduction*)

récemment également sur l'analyse d'interactions naturelles. Comme le rappelle Jullien (2014 : 109), ce changement méthodologique a contribué à relativiser les liens entre organisation prosodique et organisation syntaxique, et « les travaux récents soulignent pour la plupart qu'il n'existe pas de lien univoque » entre syntaxe et structuration informationnelle d'une part, et la prosodie d'autre part. Aussi, l'insuffisance du concept de phrase pour décrire la syntaxe de l'oral a inspiré différentes approches alternatives, dont nous pouvons citer par exemple la *période intonative* (Lacheret-Dujour, 2003; Lacheret-Dujour & Beaugendre, 1999), le *paragraphe oral* (Morel & Danon-Boileau, 1998), la *structure prosodique* (Martin, 2009) ou la *hiérarchie des tons* de Mertens (1987, 2008, 2011), ainsi que les travaux de Selting pour l'allemand (Selting, 1995b). Mertens (1990, 2008, 2011) et Martin (collaboration pour l'analyse prosodique dans Blanche-Benveniste, 2010) appliquent l'examen des unités prosodiques dans le cadre de l'approche macro-syntaxique du GARS. Dans l'analyse du groupe de Fribourg, l'unité macro-syntaxique maximale, la période, correspond également à une unité prosodique maximale, composée elle-même d'unités prosodiques plus petites, les intonèmes. Un intonème à contour conclusif délimite ainsi la période, mais peut être précédé par d'autres intonèmes intermédiaires, progredients. Des intonèmes parenthétiques peuvent précéder l'intonème conclusif ou alors le suivre, auquel cas ils semblent « simplement reconduire l'indication démarcative donnée par l'intonème qui précède » (Berrendonner, 2003 : 94-95). Les intonèmes semblent alors être largement congruents avec les clauses, unités micro-syntaxiques.

Enfin, les travaux en analyse conversationnelle ou linguistique interactionnelle se sont davantage intéressés aux moyens syntaxiques et prosodiques en tant que ressources déployées par les locuteurs afin de rendre manifeste l'organisation de l'interaction. La question des unités linguistiques pertinentes à l'analyse de l'oral spontanée est par exemple mise en lien avec l'organisation séquentielle de l'échange et l'organisation des tours de parole. Depuis Sacks, Schegloff, & Jefferson (1974), l'analyse conversationnelle peut se baser sur leur modèle du *turn-taking* ou modèles de l'alternance des tours de parole. Dans ce modèle, les tours de parole sont composés par des unités de construction de tour (*turn constructional units*, TCU), définies comme unité interactionnelle minimale et qui peut être de taille grammaticale variable (un mot, un syntagme, une proposition, une phrase...). Selon les auteurs, la nature et la taille de ces unités est projetée et reconnaissable pour les interlocuteurs, qui s'orientent sur les fins de ces unités en tant que place pertinente ou potentielle de transition de tour de parole (*transition relevance place*):

« As for the unit-types which a speaker employs in starting the construction of a turn's talk, the speaker is initially entitled, in having a turn, to one such unit. The first possible completion of a first such unit constitutes an initial transition-relevance place. Transfer of speakership is coordinated by reference to such transition-relevance places, which any unit-type instance will reach. » (Sacks et al., 1974 : 703)

Ces places potentielles de transition sont alors en même temps des délimitations d'une unité, ou délimitation possible, puisque des expansions des unités sont possibles. Cette conception a évidemment des conséquences pour la conception des unités syntaxiques lorsqu'il s'agit de décrire la conversation. Cela est esquissé par Schegloff (1979) en tant que *syntax-for-conversation*, dans laquelle la phrase n'est qu'une phrase possible, descriptible à chaque point de complétion potentiel comme *phrase-jusque-là* :

« As a consequence, one set of terms for the description of a sentence or other turn-constructive-unit in conversation will involve its progressive development toward possible completion, so that, for example, "pre-possible-completion" could be a place in a sentence of which a syntactic account could be given. It will allow description of a succession of sentences-so-far and turns-so-far in the course of the talk. » (E. Schegloff, 1979 : 281)

Selting (1993a, 1995a, 1995b, 1996), pour l'allemand, se base sur cette conception pour développer une description des mécanismes conversationnels et ressources syntaxiques comme interface entre syntaxe et prosodie, dont l'idée de la « phrase possible » est un principe organisateur. L'auteure admet le rôle des accents de hauteur dans l'organisation de l'information en focus – arrière-fonds, mais montre que les accents ou tons de frontière avec leurs contours ou mouvements sont moins corrélés aux frontières syntaxiques et modalités de l'énoncé qu'au « signalement de types d'activités interactionnellement pertinents » (1993a : 108; notre traduction). Plusieurs publications influentes abordent le rôle de la prosodie dans l'interaction, qui couvrent des aspects divers comme la constitution des unités pertinentes dans l'échange, le positionnement mutuel comme accord/désaccord ou encore le marquage de continuation/discontinuation du sujet de la conversation ou de l'activité conversationnelle en cours (pour une vue globale, voir Couper-Kuhlen, 2003; G. Walker, 2012; pour des analyses spécifiques voir les publications dans Auer, Couper-Kuhlen, & Müller, 1999; Barth-Weingarten, Reber, & Selting, 2010; Couper-Kuhlen & Ford, 2004; Couper-Kuhlen & Selting, 1996; Niebuhr, 2012; Selting & Couper-Kuhlen, 2001). La plupart de ces travaux portent sur l'anglais, mais un bon nombre examine également la langue allemande, notamment les travaux de Auer (Auer, 1996a, 1996b, 2010; Auer et al., 1999; Auer & Di Luzio, 1992) et de Selting (Selting, 1993a, 1995b, 1996). Pour le français, Persson (2013) indique qu'il semble y avoir moins de travaux dans ce domaine, ou du moins plus récents seulement (l'auteur cite l'article de De Fornel et Léon (1997) comme exception ; voir aussi Léon (1996) et Persson (2018)).

Les travaux cités ci-dessus relativisent le lien entre organisation syntaxique de la parole et son organisation prosodique. Si certains travaux suggèrent que l'emploi de marques prosodiques confère le statut d'unité à des configurations syntaxiques, à priori extensibles (p.ex. Selting, 1995a, 1995b), Auer (2010) prend une position plus extrême en proposant l'abandon de la segmentation d'unités. Cet auteur avance l'idée que les locuteurs ne s'orientent pas sur des unités, mais sur des points de complétion potentiels. L'auteur précise : « Diese Abschlusspunkte können mehr oder weniger gut

konturiert sein. Optimale (d.h. prägnante) Gestaltschlüsse sind dann erreicht, wenn an einem Punkt sämtliche syntaktische, prosodische und semanto-pragmatische Projektionen abgearbeitet sind » (2010 : 11-12)<sup>93</sup>. L'alternative proposée à la segmentation en unités est alors l'identification de ces césures. Si l'auteur affirme qu'en général, les clôtures prosodiques coïncident avec des frontières syntaxiques (2010 : 14), des déphasages entre les niveaux existent.

Les phénomènes problématiques pour la segmentation en unités comprennent les phénomènes de la périphérie gauche et droite des énoncés, et donc entre autres les dislocations, mais aussi des marqueurs discursifs et les expansions ou incréments après un point de complétion potentiel (Deppermann & Proske, 2015 : 34-35), qui ne constituent pas d'unités de construction de tour autonomes, mais ne sont pas toujours non plus intégrés (prosodiquement et/ou syntaxiquement) à l'unité précédente ou suivante. Les auteurs mentionnent également des tours de parole construits collaborativement, qui constituent, à posteriori, une unité pragmatique et syntaxique, mais sont distribués sur les contributions successives de locuteurs différents (2015 : 36). La question des unités vient être compliqué encore lorsque le caractère multimodal de l'interaction en face à face est pris en compte : les auteurs mentionnent par exemple des pointages référentiels qui précèdent la verbalisation, ou l'inhalation audible annonçant la disposition à prendre la parole. Contrairement à Auer (2010), les auteurs suggèrent néanmoins que des unités sont d'une certaine pertinence pour les participants à l'interaction : « An verschiedenen Stellen dieses Beitrags haben wir darauf hingewiesen, dass sich Interaktionsteilnehmer an routinisierten Formaten, an Projektionen von Fortsetzungen und Endpunkten von sprachlichen Strukturen und Handlungen orientieren. Mit dem Wissen um diese koordinieren sie ihr Handeln und zeigen an, wo sie Einheiten als vollendet verstehen und behandeln.» (2015 : 42)<sup>94</sup>. L'idée que les structures linguistiques produites dans la conversation ne sont pas seulement un « artefact post-hoc » (Deppermann & Proske, 2015 : 42; notre traduction) mais correspondent, au moins dans une certaine mesure, à une réalité cognitive, est saisie par exemple par le concept de la « phrase possible » de Selting (1995a, 1995b), déjà mentionné ci-dessus. Plus récemment, la grammaire de construction basée sur l'usage (Goldberg, 1995, 2006; Tomasello, 2003) opère également avec des schèmes et constructions plus ou moins abstraites, qui sont des généralisations à partir d'exemples concrets (chez l'adulte ; pour les jeunes enfants il n'est pas considéré qu'ils opèrent déjà avec des représentation abstraites ; voir notre chapitre 5). Dürscheid et Schneider (Dürscheid & Schneider, 2014; Schneider, 2015) enfin proposent la notion du

---

<sup>93</sup> « Ces points de complétion peuvent être plus ou moins bien profilés. Des clôtures de gestalt optimaux (i.e. prégnants) sont atteints lorsqu'à un point donné toutes les projections syntaxiques, prosodiques et semantico-pragmatiques sont achevés. » (notre traduction)

<sup>94</sup> « A différents moments dans cette contribution nous avons montré que les participants à l'interaction s'orientent à des formats routiniers, à des projections de continuations et à des points de complétions de structures et actions langagières. C'est sur la base de leur conscience de ces unités qu'ils coordonnent leurs actions et qu'ils manifestent à quel moment ils considèrent et traitent une unité comme achevée. » (notre traduction)

« schème » comme structure cognitive ou règle implicite pour la formation d'une *Gestalt* (Dürscheid & Schneider, 2014 : 19).<sup>95</sup>

### 4.3 Traitement de l'agencement linéaire et configurations syntaxiques dans notre analyse

Nous n'allons pas, pour notre part, adopter le modèle topologique comme outil d'analyse pour l'allemand, en raison de la grande hétérogénéité des termes employés et de la classification divergente des phénomènes qui nous intéressent, la dislocation et les expansions. Nous n'allons pas, non plus, abandonner toute référence à la structure syntaxique canonique lorsqu'il s'agit par exemple de traiter le phénomène de la thématization par antéposition, avant le verbe, de l'objet en allemand. Nous situerons plus largement l'expression référentielle par rapport au verbe, lorsque l'énoncé en comporte un. En absence de prédicat verbal, c'est le recours aux fonctions communicatives qui nous permettra d'analyser des énoncés sans verbe, avec notamment l'organisation en *Referenz* et *Aussage*, topic-commentaire ou thème-rhème (voir Behr & Quintin, 1996, inter alia). L'unité de base que nous appliquerons dans nos analyses sera alors l'énoncé, conçu comme une unité d'une certaine cohésion syntaxique et/ou prosodique, et accomplissant une intention communicative et interactionnelle. Pour les phénomènes discutés dans cette section, nous adopterons plutôt les termes plus neutres de périphérie gauche et droite ou position initiale et finale, et discuterons dans nos analyses la question de l'intégration syntaxique, prosodique et des fonctions communicatives et discursives, ainsi que d'éventuelles particularités concernant la position de cette unité, dans le contexte discursif plus large dans lequel s'insère(nt) l'énoncé (ou les énoncés) en question. Notamment dans le CHAPITRE X, nous mobiliserons des analyses qualitatives où nous puiserons dans les notions de schème, construction et configuration, pour montrer comment les locuteurs peuvent mobiliser des proximités formelles et fonctionnelles entre unités de construction pour organiser le discours et l'interaction.

---

<sup>95</sup> Par rapport à la notion de construction, qui selon les auteurs devrait être limité au seules signes linguistiques complexes, la notion de schème permet de décrire également des schèmes plus simples (variations d'un morphème par exemple ; (Dürscheid & Schneider, 2014 : 18-19)), mais aussi des schèmes multimodaux, lorsqu'un geste par exemple remplace un mot dans un énoncé (2014 : 21-22).